

Le temps

Introduction	1
Jean-Claude GUIBAL Député Maire de Menton	
L'insaisissabilité du temps	2
Capitaine Genséric CANTOURNET Commandant de la Compagnie de Gendarmerie de Menton	
L'irréalité du temps	7
Francis KAPLAN Professeur émérite des Universités, ancien directeur du département de philosophie de l'Université de Tours	
Les obstacles à la définition du temps	11
Etienne KLEIN Physicien au CEA, docteur en philosophie des sciences, professeur à l'Ecole Centrale de Paris	
Table ronde	14
Débat avec la salle	17

Le temps

Introduction

Jean-Claude GUIBAL
Député-Maire de Menton

Les colloques de Menton « Penser notre temps » ont pour objet de faire se rencontrer le grand public et des personnalités qui ont travaillé sur les thèmes évoqués et d'alimenter un débat aussi large et libre que possible. Ces colloques existent depuis 8 ans. Ils se décomposent en quatre thèmes génériques. Le premier, auquel nous participons aujourd'hui, est « Science et conscience ». Il traite de problèmes d'éthique.

Nous allons aujourd'hui parler du temps, que chacun connaît, mais que peu d'entre nous sont en mesure de définir. Qu'est-ce que le temps ? Une multitude d'interrogations tournent autour de ce thème. Ce thème sera évoqué par trois intervenants : le Capitaine Genséric Cantournet, Commandant de la Compagnie de Gendarmerie de Menton depuis 2002, qui interviendra du point de vue de l'homme d'action confronté au temps, et qui abordera les aspects de l'insaisissabilité du temps et l'utilisation de l'espace pour maîtriser le temps. Le Capitaine Genséric Cantournet est ancien élève de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr, titulaire de diplôme de gendarmerie état-major de l'Enseignement Militaire Supérieur et docteur en Sciences Politiques.

Après lui interviendra Francis Kaplan, professeur émérite des Universités et ancien directeur du département de philosophie de l'Université de Tours. Il a à son actif une bibliographie abondante : *L'éthique de Spinoza et la méthode géométrique*, paru chez Flammarion en 1998, *Les pensées de Pascal*, paru chez Ellipse en 1999, *Des singes et des hommes*, paru chez Fayard en 2001, *Les réalités du temps et de l'espace* paru aux éditions du Cerf en 2004. Francis Kaplan évoquera surtout l'irréalité du temps du point de vue philosophique et psychologique.

Le troisième intervenant est Etienne Klein, Physicien au Commissariat à l'Energie Atomique, docteur en philosophie des sciences et professeur à l'Ecole Centrale de Paris. Sa bibliographie est également très abondante : *L'unité de la physique*, paru aux PUF en 2000, *Les tactiques de Chronos*, chez Flammarion en 2003, *Le petit voyage dans le monde des quanta*, chez Flammarion en 2004, *La science nous menace-t-elle ?* paru aux éditions Le Pommier en 2003.

Je souhaite vous faire une remarque préalable : Etienne Klein déplorait, avant cette rencontre, qu'aucun grand média public n'ait rendu compte des trois scientifiques qui se sont vus décerner la semaine dernière le prix Nobel de Physique. Si l'on en croit ces médias, un excès de vitesse commis sur autoroute passionnerait les foules mais pas le prix Nobel de Physique, alors qu'il porte sur des points fondamentaux de la recherche, en l'occurrence les interactivités fortes. Notre époque passe à côté des pistes philosophiques que nous ouvre la physique.

L'insaisissabilité du temps

Capitaine Genséric CANTOURNET

Commandant de la Compagnie de Gendarmerie de Menton

Je souhaite que vous vous prêtiez, pour commencer, à une petite expérience. J'aimerais que toutes les personnes qui portent une montre dans la salle lèvent la main. C'est bien ce que je craignais ! Merci. Je vais donc vous parler d'horlogerie et d'action, puisque vous êtes nombreux à être apparemment concernés, et tenter de comprendre comment le temps a atterri au poignet de l'homme. Pourquoi portons-nous une montre, et pourquoi au poignet ? La montre est un objet d'une telle banalité qu'on lui accorde peu d'importance. Quant au temps, il s'agit d'une évidence de la conscience et nous n'en parlons donc jamais.

Le temps et sa mesure sont un sujet éminemment difficile. Saint Augustin déclarait : « *Qu'est-ce que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus.* » La notion de temps nous concerne si directement qu'il est très difficile de l'expliquer. Le temps nous est quasiment consubstantiel. Nous avons donc du mal à prendre du recul. Le temps, si familier, demeure en fait un objet fuyant, à la fois évident et indicible, mais toujours mystérieux, comme en témoigne la part importante qu'il a toujours occupé dans la littérature. Saint Augustin a une conception du temps en rupture avec le temps classique de son époque, qu'il exprime dans *Les Confessions*. On le retrouve, paraphrasé, des siècles plus tard, chez Alfred de Vigny, chez Montaigne, qui disait : « *Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. La crainte, le désir, l'espérance, nous élance vers l'avenir et nous dérobe le sentiment et la considération de ce qui est, c'est-à-dire du temps présent.* »

L'homme d'action, à savoir l'homme dont l'activité le plonge au cœur des réalités, est constamment confronté à la crainte, au désir, à l'espérance. Parmi les hommes d'action, ceux qui pratiquent le métier des armes occupent une place particulière, dans la mesure où de leur action dépend la vie des autres, et la leur. L'homme d'action, qui est en interaction permanente avec le monde, consulte régulièrement sa montre, ce serait-ce que pour savoir s'il est toujours en train de craindre l'avenir, de vivre le présent ou bien déjà de se souvenir. De façon symétrique, les grandes marques horlogères ne s'y sont pas trompées, en rattachant leur nom à des activités d'hommes d'action : militaires, sportifs, aviateurs... Action et horlogerie tissent des liens très étroits bien que peu explicites. Aussi je souhaiterais vous montrer pourquoi le temps, bien qu'insaisissable, est indispensable à l'action de l'homme, avant de comprendre comment l'homme a domestiqué le temps par l'espace et se l'est approprié par le biais de l'horlogerie.

Les anciens disaient : « *Tempus fugit* » : le temps fuit. Ils avaient entièrement raison. Je dirais même que le temps fuit doublement : il fuit de part son écoulement, mais également parce qu'il est particulièrement difficile de le contraindre dans un concept, de le délimiter intellectuellement. La définition même du temps pose problème. Le temps est pluriel ; il est à la fois objectif et subjectif, sans que jamais on ne puisse l'observer, le manipuler, le sentir, l'entendre ou le goûter. Aucun sens de l'homme ne peut directement quantifier l'écoulement du temps. L'homme n'a donc aucune emprise sur le temps, alors que le temps a au moins une double emprise sur l'homme : non seulement il égraine sa vie, mais il en rythme le déroulement. Faute de pouvoir disposer d'une définition limpide ou d'une compréhension instinctive, le temps, pour l'homme, est avant tout une

construction mentale qui lui permet d'ordonner les choses selon le principe de causalité, la cause devant logiquement précéder l'effet. Et si l'homme n'a pas d'emprise sur le temps, du moins a-t-il compris que l'esprit pouvait en revanche en avoir : il peut emprunter ce que l'on imagine tous comme étant l'axe imaginaire du temps, que l'on peut parcourir. Il est ainsi facile de prévoir les conséquences d'un acte. De façon réversible je peux comprendre quels sont les actes nécessaires à l'accomplissement de tel résultat escompté. Le temps permet donc de guider l'action de l'homme.

Cela étant, ce temps n'est pas moins relatif, et l'homme d'action ne peut se contenter d'approximation. De cette nécessité est né un autre temps : le temps scientifique. L'homme ayant compris qu'il avait une emprise sur le temps par le biais de l'esprit, il a voulu étendre cette faculté à sa raison. Le temps était originellement considéré comme une qualité. Regarder l'ombre d'un gnomon, qui est l'ancêtre des cadrans solaires, ou l'écoulement d'un sablier, revient tout simplement à constater le mouvement du soleil ou l'effet de la gravitation, qui sont eux-mêmes des qualités. Il a fallu attendre le XIV^e siècle en Europe et la mathématisation du temps, pour voir le temps apparaître comme un paramètre du mouvement. Il s'agit d'une véritable révolution intellectuelle, d'autant plus importante que c'est de là qu'est née l'horlogerie. De cette bifurcation entre qualité et quantité sont apparus deux types de temps : le temps subjectif, éprouvé par chacun d'entre nous, qui est le temps apparent, dont nous avons connaissance à partir de nos impressions sensibles, et le temps scientifique, celui des équations des mouvements célestes, des horlogeries. L'introduction du temps dans la physique classique a constitué un immense progrès, ne serait-ce que dans le calcul infinitésimal. C'est à partir de cette conception qu'il est possible de considérer que la vitesse n'est que la dérivée de la position par rapport au temps. En effet, lors d'un accident de voiture, le problème est le suivant : le véhicule se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. Il y a donc des applications immédiatement utilisables par l'homme d'action. Mais le temps scientifique, considéré au départ comme absolu, est également devenu relatif avec la théorie de la relativité restreinte et générale.

D'autre part, si le temps scientifique a permis d'immenses progrès et l'avènement de l'horlogerie en particulier, il a également appauvri la notion même de temps, qui est devenue linéaire. Ce temps possède, dans notre imaginaire, une topologie très pauvre : il n'a qu'une seule dimension. Ceci est normal car l'ambition à l'époque était de simplifier les choses et de comprendre ce qui ne change pas, au-delà des apparences de changement. Ainsi, dans les modèles de physique classique, on peut prévoir l'avenir à partir des conditions initiales, c'est-à-dire du présent, selon des règles assez simples. Mais l'homme plongé dans la réalité de l'action ne vit que d'éventualités et d'incertains. Le temps scientifique ne répond donc pas non plus aux exigences de l'homme d'action.

Le temps de l'action humaine est, lui, davantage déterminé par les événements et leur charge émotionnelle. Pour l'homme d'action, le temps est comparable à un fleuve : plus l'action est intense, à l'image d'un fleuve dont le cours s'élargit, plus le temps se ralentit, comme le cours de l'eau. Nous avons l'habitude de dire, dans notre métier, que plus c'est grave, moins c'est urgent. Il s'agit d'un freinage du temps. La métaphore de l'eau rend parfaitement compte du caractère insaisissable du temps. Le temps, bien que fuyant, est l'entité la plus fiable de l'action. Le monde actuel, qui est le théâtre de toutes les actions de l'homme, subit une évolution dont les maîtres mots seraient dématérialisation, délocalisation et surinformation. La dématérialisation est le pendant de la surproduction de nos sociétés, qui traduit une quête permanente de rentabilité. Nos sociétés produisent toujours plus avec moins : moins d'énergie, de matière... Nous retrouvons cette idée dans le concept de miniaturisation, qui s'accompagne parfois d'une numérisation. Aujourd'hui, les photos sont numériques, elles n'ont plus de support et sont totalement dématérialisées. Pour cela, elles sont partout et nulle part à la fois : une photo numérique peut être partagée par des milliers

d'utilisateurs, à la vitesse de la lumière, à la surface de la terre. La dématérialisation s'accompagne donc d'une délocalisation. Il y a quelques siècles, deux personnes qui voulaient se parler, devaient se trouver à portée de voix. Avec l'avènement du téléphone filaire, puis aujourd'hui du téléphone sans fil, et portable, la première question que pose la personne qui est appelée est : « d'où appelles-tu ? », alors que cette question n'a aucun intérêt par rapport à la conversation qui va suivre. C'est simplement parce que l'esprit a besoin de compenser cette délocalisation.

Parallèlement, la dématérialisation qui supprime le support, et la délocalisation, qui permet de partager partout dans le monde un élément, nous rend destinataire de toutes sortes d'informations, accessibles où que nous soyons à la surface de la terre. Est-ce pour autant que nous sommes plus cultivés ? Je pense que non. Le surplus d'information à disposition crée au contraire une saturation qui produit l'effet inverse. Ainsi, l'action de l'homme sur terre s'opère dans un système espace-temps-matière-information. L'homme d'action agit dans l'espace temps, sur de la matière et en fonction d'une information. Or la dématérialisation tend à supprimer la matière, la délocalisation supprime l'espace et la surinformation tue l'information. Il ne reste plus que le temps.

En ce sens, le temps est la dimension essentielle de l'homme d'action. C'est même l'entité primitive. Le temps fuyant, insaisissable, n'en demeure pas moins le pilier le plus solide de l'action, mais qu'il soit relatif aux scientifiques, il n'est que ressenti ou imaginé car l'homme d'action n'est pas qu'un pur esprit et ne peut se contenter d'une représentation intellectuelle. L'homme est un être physique, qui a parfaitement conscience d'être placé dans un espace, et qui, à la manière de Saint Thomas, a besoin de voir les choses. Alors qu'un lieu est un espace que l'on peut délimiter et s'approprier, à l'inverse, un moment n'est nulle part et partout et la fois et on ne peut se l'approprier. D'où l'idée géniale d'utiliser l'espace pour domestiquer le temps, et de le contenir pour lui donner une représentation visuelle. Le temps a été domestiqué par l'espace et l'homme se l'est approprié par l'horlogerie. L'homme en action se sert essentiellement de la localisation spatiale : c'est un être mobile et visuel, qui privilégie l'espace. L'homme possède des yeux pour localiser et mesurer les distances, l'ouïe pour localiser et s'équilibrer, l'odorat pour localiser et caractériser, le toucher pour localiser et manipuler. Les distances que l'homme évalue le mieux sont celles comprises dans son rayon d'actions corporelles, et, de manière générale, l'homme a une bien meilleure estimation des distances que des durées.

C'est pourquoi l'homme utilise instinctivement les distances pour décrire les durées. Il mesure le temps par l'observation d'un mouvement dans l'espace : le mouvement des aiguilles d'une montre sur un cadran, ou, plus exactement, si je veux mesurer ma vitesse de réaction, d'un double décimètre. Vous voyez un déplacement, mais je mesure un temps de réaction. Et l'horlogerie est tout simplement née de cette nécessité. L'homme a besoin de visualiser un mouvement afin de mesurer le temps, d'où le quasi-universalisme d'une prothèse appelée « montre », sorte d'extension du corps humain qui permet de mesurer une entité, qui, autrement, ne pourrait être que ressentie ou imaginée. L'espace permet donc à l'homme de domestiquer le temps. Mais l'horlogerie est plus que cela : c'est une interface entre l'espace et le temps. C'est, au-delà, un lien entre le ciel et la terre, que je qualifierais de cosmogonique, c'est-à-dire relatif aux mythes de la formation de l'univers. C'est quoi une montre ? C'est un mécanisme qui utilise un déplacement dans l'espace afin de donner corps au temps. Elle a donc traditionnellement pour fonction de représenter l'écoulement du temps. Mais force est de constater que l'horlogerie n'a pas seulement une dimension fonctionnelle. Elle appartient également au domaine de l'affectif. Je ne sais combien de personnes viennent me voir avec la montre de leur père, de leur grand-père, preuve, s'il en est, qu'elle a une autre fonction que celle d'indiquer l'heure. En effet, une montre n'est ni un objet, ni un instrument. C'est un mécanisme cyclique, qui renvoie à l'image du système solaire. Et c'est cette dimension

cosmogonique qui permet à l'horlogerie de transcender son aspect purement fonctionnel et d'atteindre le champ de l'affectif. Une montre est un objet personnel, auquel on attache d'autant plus d'importance qu'elle est mécanique et que l'on en a besoin dans l'action quotidienne. Cet attachement peut être expliqué par le fait que la montre est au contact de la peau, et que le derme est le tissu organique qui contient le plus de capteurs en tous genres. Mais il est également une explication d'un autre ordre. L'horlogerie est un mécanisme fonctionnel et affectif, qui se rapporte à la terre minérale et au ciel astronomique. L'horlogerie mécanique est un ensemble de pièces en alliage qui sont en mouvement sur des rubis, qui ont pour fonction de limiter les frottements et l'usure prématurée du métal. C'est donc le travail du métal et de la pierre, c'est-à-dire de la frange minérale de la terre authentique et séculaire parce qu'immuable. Or cette même frange minérale a toujours eu pour l'homme une importance considérable, et c'est pour cela que votre montre a une importance considérable. Le métal est d'ailleurs employé pour scander le temps, au rythme de ses alliages successifs, puisque nous parlons de l'âge du fer, du bronze... L'homme a donc non seulement un attachement à la terre, et à sa forme condensée, le minéral, mais il a constamment mesuré son savoir-faire manuel par rapport à la métallurgie. Ce savoir-faire a conditionné durant longtemps sa survie notamment lorsqu'il s'agissait de forger des armes. Ainsi, la chute de l'Empire Romain est moins due au saturnisme ou au délitement des mœurs de la société romaine qu'au fait que les légionnaires, engagés en combat individuel, ne pouvaient pas soutenir le choc face aux barbares, parce que le glaive ne pouvait pas rivaliser avec « la Sparta », c'est-à-dire l'épée en damas de leurs ennemis. Or « la Sparta » a donné le mot « spada » en italien, et épée en français, ce qui explique l'efficacité d'une telle arme. De nos jours, la métallurgie ne conditionne plus la survie de l'homme d'action. Néanmoins, elle continue d'en mesurer la vie, par le biais de l'horlogerie. Et l'horlogerie a toujours noué des liens très étroits avec l'évolution de la métallurgie. L'horlogerie est la fille de la métallurgie. Le glucidur, par exemple, est un alliage très sophistiqué utilisé pour la réalisation de certains balanciers. Au-delà du savoir-faire en métallurgie et en gemmologie, l'horlogerie nécessite une somme considérable de connaissances, à tel point qu'encore aujourd'hui, rien ne remplace la main des maîtres horlogers, notamment dans les phases d'assemblage et de réglages des micro-mécanismes. C'est cette maîtrise de l'infiniment petit qui mène à l'infiniment grand. Le cœur d'un mécanisme horloger, c'est-à-dire le balancier, et son ressort spirale, relie la technique horlogère miniaturisée à l'immensité du système solaire. Une horloge, est donc une montre, un mécanisme miniaturisé, finalisé à la main, qui reproduit le système solaire et qui, comme lui, est cyclique et utilise la gravitation. Et les mains maîtrisent désormais l'horlogerie, laquelle, à son tour, maîtrise l'action des mains, puisque l'on agit en regardant sa montre. Les mains sont toujours essentielles à l'action, au XXI^e siècle. Les grandes maisons horlogères ne s'y sont d'ailleurs pas trompées puisqu'elles s'appellent des manufactures. Les mains de l'homme sont donc au cœur de l'action, et parce que le temps ne peut pas se prendre, l'homme en a rapproché progressivement ses représentations de ses mains. L'horloge était au début sur le clocher. Elle est ensuite rentrée dans les maisons, puis s'est glissée dans la poche de l'homme, pour finir au poignet et au contact de sa peau. Elle est donc placée au plus près de ses mains, sans jamais entraver l'action de celles-ci. Action et horlogerie sont donc ainsi parfaitement en symbiose au poignet de l'homme d'action qui peut agir, nanti du meilleur allié de l'action, c'est-à-dire le temps.

En conclusion, je souhaite vous rappeler que, depuis le XIX^e siècle, toutes les casernes militaires en France ont été bâties de sorte que le bâtiment du commandement soit celui qui comporte une horloge, preuve, s'il en est, de l'importance du temps pour les militaires, hommes d'action d'excellence, parmi tant d'autres. En effet, dans notre société occidentale, post-moderne, saturée d'une information vide, sans repère ni sens, le geste de regarder sa montre retrouve certains traits essentiels du rapport de l'homme d'action au temps. Ce geste, et la coupure qu'il instaure dans une quotidienneté écrasante de monotonie, le détournement du regard qu'il impose, opère une

renaissance intérieure de soi-même. En regardant sa montre, l'homme qui est plongé dans l'action, ressent l'obscur sensation de conjurer le temps qui passe en lui, et d'appivoiser peut-être sa propre fin. Dans l'Antiquité, les hommes étaient contraints de consulter les astres pour contempler le temps qui passe, et ils ont ainsi pris conscience de leur place dans l'univers. Cette recherche inconsciente et perpétuelle de la confirmation que le temps passe est un dernier grand rituel archaïque à avoir survécu à la rationalisation et à la désacralisation du monde. Certes, ce rituel paraît cruel puisque regarder le temps qui passe revient à considérer sa propre fin. Mais le temps est aussi le changement et donc la vie. Par ailleurs, si le temps paraît bien dur avec la condition humaine, puisqu'il est le domaine de l'irréversible, le domaine de l'action humaine est encore plus impitoyable, puisqu'il est le domaine de l'irréparable et que l'irréparable est peut-être encore plus grave que l'irréversible. Il y a donc deux façons, pour l'homme d'action, de regarder sa montre. La première lui indique, selon le pessimisme de la raison, que la fin approche. Je préfère quant à moi l'optimisme de la volonté, qui tient le temps pour un potentiel en devenir, c'est-à-dire pour un patrimoine dont la valeur ne cesse de croître.

Le temps est donc diptyque. Il est à la fois bourreau de l'action puisqu'il la contingente : nous n'avons jamais assez de temps, et matrice de l'action, parce qu'il en est sa dimension essentielle. Et c'est de ce caractère paradoxal que je retiens une définition du temps, qui ne s'applique qu'à l'homme d'action. Je propose que le temps soit considéré comme un mouvement sans déplacement.

L'irréalité du temps

Francis KAPLAN

Professeur émérite des Universités, ancien directeur du département de philosophie de l'Université de Tours

Si l'on appelle réel ce qui ne dépend pas de nous, ce qui s'impose à nous malgré nous, il semble incontestable que le temps est ce qu'il y a de plus réel puisque non seulement il s'oppose à nos désirs les plus profonds comme les plus superficiels, mais il en triomphe systématiquement, sans qu'il nous soit possible de lui opposer la moindre résistance. Je peux aller, au moins théoriquement, partout où je veux dans l'espace, mais je ne peux revenir d'une seconde dans le passé, je ne peux retenir l'instant présent, et ne peux accélérer l'arrivée d'un événement futur. D'où le désespoir devant la mort, la nostalgie, le regret, le remord, et, à l'opposé l'impatience. Et pourtant, la science contemporaine, l'analyse psychologique et la réflexion philosophique nous amènent à douter de cette réalité et de ces impossibilités.

La théorie de la relativité établit que l'espace est courbe et qu'il est imbriqué avec le temps. La courbure de l'un entraîne donc la courbure de l'autre. Cette courbure peut être ouverte, comme celle d'une hyperbole, ou fermée comme celle d'un cercle. Si l'espace de l'univers a une courbure fermée, la courbure du temps sera donc aussi fermée. Dans une courbe fermée, en avançant toujours devant soi, on revient à son point de départ. On pourra par conséquent revenir dans le passé. La courbure de l'univers dépend de la manière dont la matière est répartie. Comme rien de l'oblige à être répartie de manière à ce que ces courbes ne soient pas fermées, le retour dans le passé est donc théoriquement possible. En quoi alors le temps se distinguerait-il de l'espace ? Certes, ce retour dans le passé n'est pratiquement pas possible. On a calculé que si le voyage devait durer 10 ans avec une fusée d'une tonne, et à condition de transformer tout le carburant en énergie, il faudrait 100 milliards de milliards de tonnes de carburant. Mais l'essentiel est que ce voyage soit théoriquement possible.

Une autre possibilité existe de voyager dans le passé : la théorie de la relativité autorise la possibilité d'un univers en forme de fer à cheval, et l'on a montré, à partir d'une équation d'Einstein, qu'on peut réunir les deux branches de ce fer à cheval par une sorte de tunnel à travers l'espace intermédiaire. Si ce tunnel débouche à un endroit de l'espace temps, qui soit temporellement antérieur à l'endroit par lequel on a pénétré, il permettra le voyage dans le passé. Ici encore, il n'est que théoriquement possible, mais l'essentiel n'est-il pas qu'il soit théoriquement possible ?

En restant sur le plan théorique, ce voyage semble tout de même impossible puisqu'il est contradictoire, car il implique que je peux voyager et parvenir ainsi un siècle avant ma naissance, et que je peux donc rencontrer l'un de mes aïeux et que je peux le tuer. Or dans ce cas je ne naîtrais pas, et si je ne nais pas je ne peux voyager... De plus, si j'arrive à une époque où j'étais enfant, cela implique que je suis double : moi enfant et moi voyageur adulte. Et comment cela est-il concevable ? En outre, ce ne serait pas un vrai retour dans le passé, puisqu'il ne s'agit pas du passé tel qu'il était. En effet, dans ce passé, il y avait bien moi enfant, mais il n'y avait pas en même temps moi adulte arrivant du futur. Mais la théorie de la relativité établit que ce voyage dans le passé est théoriquement possible et le démontre. La seule manière de comprendre cette

contradiction est de supposer qu'elle s'explique par le manque d'un concept de l'au-delà du temps qui dépasserait cette contradiction. Supposons que nous n'ayons pas le concept de temps mais uniquement celui d'espace, nous aboutirions à la contradiction suivante : je suis à Menton, je ne suis pas à Menton. Cette contradiction se résout par l'introduction du concept d'hier et d'aujourd'hui. Je suis aujourd'hui à Menton, je n'y étais pas hier. Si nous n'avions pas ce concept de temps, nous serions apparemment devant une contradiction indépassable. Une contradiction peut donc résulter non d'une contradiction réelle mais d'un manque de concept. Cela signifierait qu'il y a un concept dépassant le temps. Dans ce cas, le temps n'est pas réel en dernière instance.

D'autre part, dire que le temps est réel, c'est dire que l'univers est réellement temporel. Or dire que l'univers est temporel, c'est dire qu'il est formé d'états venant à l'existence successivement, et que chaque état est un ensemble d'évènements simultanés. C'est ce que l'on entend par temporel. Dire que l'univers est réellement temporel, c'est donc dire qu'il est réellement formé d'états venant à l'existence successivement et que chaque état est un ensemble d'évènements réellement simultanés et dire qu'ils sont réellement simultanés, c'est dire que leur simultanéité ne dépend pas de l'observateur. Or la théorie de la relativité a établi que deux évènements présents en même temps pour un observateur ne le sont pas nécessairement pour un autre. La simultanéité est relative aux observateurs. L'univers n'est donc pas composé d'une suite d'ensemble d'évènements qui sont réellement simultanés. Il n'est donc pas réellement temporel, et le temps n'est pas réel.

Si la simultanéité est relative aux observateurs, soit un événement supposé présent pour deux observateurs, un autre événement pourra être présent pour un des observateurs et ne pas l'être pour l'autre. Le présent, par conséquent, dépend de l'observateur. Et s'il n'y a pas de temps sans présent, le temps dépend de l'observateur. Il n'est donc pas réel.

La mécanique quantique va encore plus loin puisqu'elle nie qu'un événement instantané ait lieu à un instant déterminé. Il a au contraire une sorte d'ubiquité temporelle. Or comment un temps réel peut-il tolérer l'ubiquité temporelle.

On aboutirait à une même négation de la réalité du temps en partant d'une banale analyse psychologique. Considérons l'audition d'une mélodie. Si, au moment où j'entends la dernière note, je n'ai pas présentes à l'esprit les notes précédentes, je n'entends pas une mélodie, mais seulement une note. Il faut donc que ces notes passées soient cependant présentes. Autrement dit que le passé soit présent. Certes, on dira que les notes passées ne sont pas présentes, que seul leur souvenir est présent, et il n'y a rien de paradoxal à ce que le souvenir d'un événement passé soit présent. Mais ou je me souviens simultanément de toutes ces notes et leur succession a donc disparu. Et comment peut-on alors parler de mélodie ? C'est comme si on jouait toutes les notes en même temps. Ou je m'en souviens successivement : nous aurions donc une succession de souvenirs. Mais si le souvenir des notes antérieures a disparu, nous n'avons toujours à l'esprit qu'une note et non une mélodie. Dira-t-on que les souvenirs peuvent être simultanés et avoir une qualité différente selon l'ancienneté de l'événement, de sorte qu'en voyant ces qualités, on connaîtrait l'ordre de leur succession ? Mais comment savoir qu'une qualité différente implique une ancienneté différente si l'on n'a pas par ailleurs l'expérience de l'ancienneté, donc du passé, si nous ne sommes jamais confrontés qu'à une réalité présente. De plus, admettons que des qualités différentes nous permettent de savoir qu'il y a succession, ce qui importe pour avoir l'impression d'une mélodie, ce n'est pas de savoir qu'il y a succession, mais d'avoir l'impression d'une succession, et l'un n'entraîne pas l'autre. Quant aux souvenirs en tant que souvenirs, comment ma conscience peut-elle, à un instant présent, penser qu'il est l'image d'un événement passé, si elle n'a pas l'idée du passé ? Et comment peut-elle avoir cette idée si elle est réellement dans le temps, c'est-à-dire si le

passé n'existe plus, et donc à l'instant présent, n'existe pas. Il reste donc que la réalité passée soit d'une certaine manière toujours présente tout en étant passée, et par conséquent que la réalité ne soit pas vraiment temporelle, c'est-à-dire que le temps ne soit pas vraiment réel, et que la conscience puisse atteindre réellement le passé, donc qu'elle transcende le temps, et donc qu'elle ne soit pas temporelle.

Mais ni la physique, ni la psychologie ne nous permettent de penser cette réalité atemporelle. C'est en quoi le temps se distingue des sensations. Les qualités sensibles dont nous semblent revêtues les choses ne sont pas non plus réelles. Le coquelicot n'est pas rouge au sens où il aurait réellement cette qualité que nous croyons qu'il a. Mais tandis que nous ne savons pas ce qu'il y a réellement derrière le temps, nous savons ce qu'il y a derrière le rouge : une onde électromagnétique. C'est pourquoi, tandis que la physique n'utilise plus les concepts de sensation (rouge, sucré, strident), elle continue à utiliser, faute de mieux, le concept de temps. Et si Feynman explique certains phénomènes en invoquant une remontée de particules dans le passé, c'est qu'il lui semble impossible de comprendre ces phénomènes sans faire appel au temps. Et le temps reste, de toute manière, l'une des variables fondamentales des équations de la physique. Ce maintien des concepts temporels pour décrire une réalité intemporelle signifie que si la réalité est au-delà du temps, elle ne l'est pas complètement. De fait, la conscience est séparée, dans le temps, de ce dont elle se souvient. De plus, le moment où elle se souvient ne dépend pas d'elle. Quant à la réalité physique, si l'on peut voyager en fusée dans le passé, ce n'est pas en remontant dans le temps, mais au contraire en allant toujours du présent vers le futur, et à force d'aller vers le futur. Et si, selon Feynman, une particule peut remonter directement vers le passé, c'est du moins vers le passé qu'elle remonte, de sorte que quoi qu'il en soit, ici encore, nous restons toujours dans le temps. On ne peut donc pas dire que le temps soit vraiment dépassé.

Si l'on compare le dépassement du temps avec le dépassement d'une voiture par une autre voiture, nous nous trouvons devant trois possibilités : soit la deuxième voiture se trouve derrière la première et il n'y a pas de dépassement, soit, après l'avoir contournée, elle se trouve devant elle, et la première voiture est dépassée, soit la deuxième voiture n'a pas achevé son dépassement, et la première voiture n'est qu'en voie d'être dépassée. Telle est, me semble-t-il, la situation du temps, par rapport à ce que nous apprennent la physique et l'analyse psychologique. Celles-ci ne la dépassent pas : elle est simplement en voie d'être dépassée.

La philosophie nous apprendra-t-elle plus ? Nous nous sommes demandés si la réalité était temporelle. Ne convient-il pas d'inverser la question et de nous demander si la temporalité est réelle ? Si la réponse à la première question relève de la physique pour ce qui est de la réalité extérieure, et de psychologie pour ce qui est de la réalité intérieure, se demander si le temps, quel que soit le domaine considéré, est réel, ne peut relever que de la philosophie en raison de la généralité de la question. Et on ne peut répondre à ces questions qu'en se demandant d'abord : qu'est-ce que je veux dire lorsque je parle de temps ? Or le temps, c'est la triade passé-présent-futur. Qu'est-ce que je veux dire alors lorsque je parle de présent ? Il ne faut pas confondre le présent par opposition au passé et au futur avec le présent par opposition à l'absent. Lorsqu'on dit qu'un élève n'est pas présent, on ne veut pas dire qu'il est passé ou qu'il sera futur, mais qu'il n'est pas là. En ce sens, le présent ne relève pas du temps mais de l'espace. Dira-t-on qu'un événement présent, par opposition au passé et au futur, est un événement qui est, tandis qu'un événement passé était et un événement futur sera. Mais ceci revient à définir le présent par le présent. Posons donc la question autrement. Comment savoir qu'un événement est présent au lieu d'avoir été ou de devoir être dans le futur ? Il est tentant de dire qu'un événement est présent quand on le perçoit. Mais c'est oublier que lorsque l'astronome perçoit l'explosion d'une étoile, l'événement n'est pas présent

mais s'est produit il y a des millions d'années. Et l'objection subsiste même pour un événement moins lointain puisque la lumière qui nous le fait percevoir met toujours un certain temps pour aller de lui à notre rétine. Mais il faut distinguer dans la perception son contenu, qui n'est pas présent, et l'acte de percevoir. Or cet acte est toujours présent. Un acte de percevoir passé n'est pas un acte de percevoir mais le souvenir d'un acte de percevoir et un acte de percevoir futur n'est pas un acte de percevoir mais la prévision d'un acte de percevoir, c'est-à-dire un acte de prévoir. Quant à l'acte de se souvenir, si son contenu est passé, il est, lui, en tant qu'acte de se souvenir, présent, et il en est de même de tous les actes de conscience, tant qu'on les considère indépendamment de leur contenu. Ainsi, on peut définir le présent par l'acte de conscience, c'est-à-dire par la conscience.

Par conséquent, le présent ne peut exister en dehors d'une conscience, et il est donc par définition subjectif. Et comme le passé et le futur impliquent le présent, ils sont également subjectifs. Einstein l'avait bien vu, qui appelait le présent le moi-présent, pour en manifester le caractère subjectif, qui disait que le présent est éliminé de la construction conceptuelle de la science objective et que la physique n'a pas d'expression pour le présent, le passé ou le futur. Le présent, le passé et le futur, donc le temps, ne sont pas plus réels que la sensation de rouge. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne correspond pas quelque chose de réel au temps, comme il correspond quelque chose de réel à la sensation de rouge – l'onde électromagnétique. Mais nous sommes en droit de penser qu'il y a autant de différence entre le temps tel que nous en avons l'expérience et la réalité qui lui correspond qu'entre le rouge tel que nous en avons l'expérience et les ondes électromagnétiques, c'est-à-dire qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'un et l'autre.

Ce qui est valable pour le temps l'est aussi pour la mort. Même s'il est vrai que le temps et la mort sont réels, ils ne sont pas tels que nous les percevons. Mais il est vrai en même temps que nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'ils sont tels. De la même manière, nous ne pouvons nous empêcher de penser que le monde est coloré, même si nous savons abstraitement qu'il n'en est rien.

Les obstacles à la définition du temps

Etienne KLEIN

Physicien au CEA, docteur en philosophie des sciences, professeur à l'Ecole Centrale de Paris

Je souhaite citer, pour commencer, un certain nombre d'évidences. Tout d'abord, il est de coutume de présenter la question du temps comme une question grandiloquente, qui vient mettre en contradiction la science la plus froide et l'imagination la plus chaude. Dans ces cas là, nous n'obtenons pas du tiède mais quelque chose d'explosif pour l'intellect.

Mais nous pouvons aussi présenter la question du temps comme un piège, c'est-à-dire une question dont nous nous sentons tous capables de parler, puisque le temps est familier. Or, lorsque nous parlons du temps, nous ne parlons pas de lui : nous ne savons pas penser le temps en lui-même et nous ne parvenons pas à le dire, soit par des stratégies d'évitement, soit par des stratégies de contournement, soit en le mettant en association avec autre chose que lui-même (le temps et l'art, le temps et la mort...)

Il faut bien reconnaître que quiconque souhaite aborder la question du temps doit d'abord surmonter un certain nombre d'obstacles. Je vais en présenter quatre qui me semblent fondamentaux.

Le premier obstacle est que le mot temps ne dit rien de la chose. Le fait que le langage soit impuissant à dire ce qu'est le temps ne nous empêche pas d'être bavard à propos du temps. En outre, le mot temps est victime d'une polysémie fulgurante. Vous dites tous les jours au moins une fois : « je n'ai pas le temps ». Cette phrase signifie que la durée qui vous est nécessaire pour faire la chose en question n'est pas suffisante. Mais si vous n'avez pas le temps, c'est précisément parce qu'il y a du temps. Par ailleurs, le mot temps est capable de tout dire à la fois : il est capable de désigner la succession, mais aussi la simultanéité, de désigner la durée, le changement, l'époque, mais aussi le devenir, l'attente, l'usure, le vieillissement, la vitesse, et même l'argent ou la mort. Penser le temps signifie devenir capable de penser quelque chose que le langage ne nous aide pas à préciser.

Le deuxième obstacle est le suivant : en matière de temps, le langage est ambivalent, voire contradictoire, mais cela ne l'empêche pas d'être éloquent. Le langage concernant le temps nous impose une sorte de dictature du sens car il signifie immédiatement quelque chose, même lorsque ce quelque chose est sans rapport avec la chose qu'il désigne. Si le langage ne nous dit pas ce qu'est le temps, il nous explique explicitement ce qu'il faut en penser. Notre façon de dire le temps détermine *a priori* notre façon de le penser. Ainsi, nous sommes tous d'accord pour dire que le temps passe. Mais est-ce que ceci est vrai ? Certes, les moments du temps passent : le présent devient le passé et le futur le présent. Mais est-ce à dire pour autant que le temps passe. Si vous appelez temps ce qui fait que chaque instant présent se renouvelle, que la réalité perdure, ce travail du temps qui est de renouveler le présent ne cesse jamais. Le temps ne passe donc pas lui-même mais fait que la réalité elle-même passe. De ce fait, le temps qui est le moteur faisant passer la réalité, lui, ne passe pas. Vous pouvez donc défendre la thèse selon laquelle la seule chose qui ne passe pas dans l'univers est le temps. Lorsque nous disons que le temps passe, nous commettons la même erreur que celle que nous commettrions en disant qu'un chemin chemine ou qu'un cahier à musique chante. Nous confondons l'objet et sa fonction. Ainsi, toute réflexion sur le temps doit commencer par une critique sérieuse du langage.

Le troisième obstacle est le suivant : en amont du langage, nous avons des intuitions, qui nous permettraient de saisir ce qu'est le temps, en nous plaçant au-delà des mots. Mais même cela ne fonctionne pas car certaines analogies, comparant le temps à autre chose que lui-même se sont emparées de notre pensée et l'ont emportée irrémédiablement. Le premier qui a dit que le temps était comme un fleuve, Héraclite, ou d'autres avant lui, cette comparaison initiale, a formaté pour des millénaires notre représentation du temps. La question est de savoir si cette comparaison est légitime. Cette image du fleuve charrie avec elle toute une série d'*a priori* clandestins que nous devons débusquer car ils sont des attributs du fleuve et non pas du temps. Nous entendons dire que le temps passe de plus en plus vite, ce qui supposerait qu'il ait non seulement une vitesse, mais aussi une accélération. Or ce genre de formule s'appuie sur la métaphore du fleuve. Si nous voulions définir la vitesse du temps, nous pourrions seulement dire que le temps est une chose qui avance de 24 heures toutes les 24 heures, ce qui ne nous avance pas beaucoup. On ne peut donc pas définir de vitesse du temps sans échapper à la tautologie ou à un concept monstrueux sur le plan mathématique. Lorsque nous disons que le temps passe de plus en plus vite, nous parlons uniquement de notre emploi du temps.

Le quatrième obstacle, qui est le plus pernicieux, est le réflexe que nous avons de toujours confondre le temps et les phénomènes temporels. En effet, nous identifions le contenu et le contenant. Nous voyons autour de nous des phénomènes ayant certaines propriétés, qui peuvent être cycliques (la rotation de la terre autour du soleil, le tour de France...). Nous allons donc en conclure que le temps est cyclique. Ceci est-il légitime ? En physique, c'est le même principe qui d'une part interdit au temps d'être cyclique et qui, d'autre part, permet qu'il y ait des cycles dans le temps. Le temps ne peut avoir les propriétés d'un phénomène qu'il contient. Or nous assimilons le temps à la durée, au mouvement, au changement, mais tous ces travestissements du temps ne sont que des habits apportés par les phénomènes temporels. Pour nous, êtres humains, dotés d'une conscience, le temps est un acteur qui ne fait jouer que des doublures. Parler du temps présuppose donc que nous sachions le distinguer des divers déploiements qu'il rend possibles. Le travail du physicien consiste d'une part à faire une critique du langage, et d'autre part à prendre au sérieux la phrase prononcée par un personnage du roman de Balzac, *Les illusions perdues* : « *le temps est un grand maigre* ». Cette phrase ne veut rien dire mais le sens que je vous propose est le suivant : le temps est ce mince support qui ne nous apparaît tel qu'après que nous l'ayons dépouillé des diverses temporalités qui ne lui sont pas essentielles. Le temps n'est pas la durée mais ce qui produit la durée, il n'est pas le mouvement mais ce dans quoi tout mouvement se déploie, il n'est pas le changement mais ce qui porte tout changement. Enfin, le temps n'est pas la même chose que le devenir. Vous pouvez très bien penser la durée, les saisons, les cycles, sans forger le concept de temps. Ainsi, les Chinois parlent du passé comme nous parlons, en tant qu'individus, de notre propre biographie. En effet, nous sommes dans un rapport qualitatif et non quantitatif au temps.

Je souhaite revenir sur le rapport entre temps et horloge. Si nous nous demandons ce que montre une montre, la réponse unanime sera : du temps. Mais une montre montre autre chose qu'elle-même : cette prétendue mise en présence du temps dans tout ce qui relève de l'horlogerie ne va pas de soi. Les horloges modernes rendent visible un mouvement régulier des aiguilles, qui suppose certes un déploiement du temps, mais que nous identifions un peu rapidement au temps lui-même. C'est ce que j'appelle la tactique de Chronos : le temps fait « tic-tac » mais il a des tactiques, par lesquelles il nous fait croire qu'il est autrement que ce qu'il est. Il fait jouer ses doublures, et la montre en est une des principales. La montre nous donne l'heure mais elle dissimule le temps derrière le masque convaincant d'une mobilité parfaitement régulière. Le temps montré par l'horloge devient un avatar de l'espace, une doublure de l'étendu. Or le mouvement est un camouflage ou un ersatz du temps. Lorsqu'une horloge tombe en panne, ses aiguilles

s'immobilisent, sans empêcher le temps de s'écouler. De la même manière, tous les romans qui évoquent l'arrêt du temps, notamment celui d'un grand académicien, intitulé *Le jour où le temps s'est arrêté*, nous semblent assez ridicules. En effet, le temps s'arrête et les choses se poursuivent : il s'agit donc d'un jeu de langage sans aucune signification profonde. En effet, l'arrêt du temps est l'arrêt du présent et donc sa disparition, et la chute dans le néant. Or ceci ne fait pas un roman.

Table ronde

Francis KAPLAN

Je précise qu'une montre ne s'appelle pas une montre parce qu'elle montre, mais parce qu'on peut la montrer. Une montre ne montre rien : il s'agit d'une interface. Une montre est simplement une horloge que l'on peut montrer.

En outre, les horlogers parlent, pour désigner les montres, de « garde-temps ». Or il s'agit d'une antiphrase, car une montre est un compte à rebours, qui, loin de garder le temps, l'égraine.

Etienne KLEIN

Si vous me permettez un propos de structure Lacanienne, je dirais que le temps loge hors de l'horloge : il n'y a pas plus de temps dans une montre qu'à l'extérieur de la montre.

Genséric CANTOURNET

J'ai employé le terme de temps mais je n'aurais pas dû le faire. Lorsque vous dites le temps, vous en faites une chose. Il faudrait parler de temporalité des choses. Le mot temporalité permet d'éviter les paradoxes du mot temps. Il est très difficile de définir le temps. Il est vrai que nos intuitions sont pleines d'images. Le travail du philosophe est donc de comprendre ce qu'il y a derrière toutes nos représentations.

Etienne KLEIN

Galilée a, pour la première fois, introduit, dans la description des lois naturelles, le périmètre temps, par le biais de la durée, en disant : lorsqu'un corps tombe, il a une vitesse d'autant plus élevée que la durée de la chute est grande. Ensuite, on peut raconter toute l'histoire de la physique, depuis Galilée, jusqu'à Einstein, ou Dirac pour l'anti-matière, ou la théorie des super-cordes aujourd'hui en développement, en montrant comment la représentation que les physiciens se font du temps est contrainte par le principe de causalité. Une fois que nous avons appris à penser le temps autrement que par ses manifestations, nous pouvons regarder quel statut il a dans les différentes théories de la physique. Pour parler du temps, il faut se donner un cadre dans lequel le temps est représenté. Ainsi, chez Newton, la seule contrainte qui porte sur la représentation du temps consiste à dire qu'il n'a qu'une dimension, et qu'il peut donc être tracé dans une courbe à une dimension. Dans ce cas, soit la courbe se referme sur elle-même, soit elle ne se referme pas sur elle-même. Cela signifie que soit le temps est linéaire, soit il est cyclique. Newton accepte le principe de causalité qui dit que le passé est intouchable. Il faut donc indiquer une petite flèche sur la courbe du temps qui manifeste cette impossibilité d'être ailleurs que dans le présent, et qui interdit que le temps soit cyclique. Mais le fait de dire que le temps peut être représenté par une droite ne signifie rien d'autre que le fait que nous ne pouvons pas passer deux fois par le même instant. Pourtant, les physiciens ont mis longtemps à rejeter le temps circulaire, qui est le temps des mythes.

Néanmoins, nous avons confondu le fait que des évènements puissent se répéter, avec le fait que le temps se répète. Ainsi, le principe de causalité peut être décliné de deux façons : d'une part la cause précède l'effet, d'autre part, toutes les causes, lorsqu'elles se répètent, vont produire les mêmes effets, avec une possibilité de cycles.

Mais nous pouvons expliquer cela par autre chose que la physique. Nous pouvons citer ce que les Stoïciens, puis Nietzsche, appelaient l'éternel retour. Lorsque nous démarrons une seconde vie, soit nous reconnaissons que nous sommes déjà passé par là, mais il ne s'agit plus d'une répétition à l'identique de la première fois, puisque nous connaissons l'endroit et qu'il ne s'agit plus d'une découverte, soit nous avons tout oublié et nous démarrons la deuxième vie comme la première sans savoir que c'est la deuxième. Or, à ce moment là, nous ignorons qu'il s'agit d'un retour. Il est donc impossible de vivre consciemment deux expériences à l'identique.

Aujourd'hui, nous avons abandonné l'idée de cause, mais nous avons conservé le principe de causalité, épuré de l'idée de cause, qui, lorsque nous sommes confrontés à des évènements causalement reliés, impose que leur chronologie soit la même pour tous les observateurs. Ce principe de causalité s'incarne en physique Newtonienne. En physique relativiste d'Einstein, il s'agit de l'impossibilité d'aller plus vite que la lumière dans le vide, pour une particule ou pour de l'énergie, mais pas pour n'importe quoi. En effet, selon certains phénomènes, certaines choses peuvent aller plus vite que la lumière, notamment l'impact de la lumière sur un écran. Par ailleurs, lorsque vous faites de la physique des particules, avec des objets à la fois microscopiques, donc redevables de la physique quantique, et très rapides, donc redevables de la relativité restreinte, la contrainte de causalité s'exprime par le fait que si la causalité est une loi vraie, alors les équations prédisent l'existence de particules d'énergie négative. Mathématiquement, ces particules se comportent comme des particules qui remontent le cours du temps.

Mathématiquement, une particule d'énergie négative se comporte dans les équations comme une particule qui remonte le cours du temps et la plupart des physiciens l'interprètent comme une antiparticule d'énergie positive qui suit le cours normal du temps. 4 000 fois par seconde, chez un individu de taille normale, 4 000 atomes de potassium 40 se désintègrent. A ce moment-là, un neutron de potassium 40 devient un proton et le potassium 40 devient du calcium 40. En même temps, un électron est émis, ainsi qu'un antineutrino. C'est de l'antimatière. Ainsi, chaque seconde 4 000 antineutrino quittent votre corps, traversent votre voisin et cette antimatière ne remonte pas dans le passé : elle va dans le cours du temps. Cette antimatière et la preuve anti-matérielle qu'il existe quelque chose dans l'univers dans lequel on ne peut pas voyager, et que je propose d'appeler le temps. Ainsi, le signe – qui apparaît dans les équations devant l'énergie, avec la contrainte de causalité, est la traduction, dans le formalisme de la physique des particules, de l'interdiction des voyages dans le temps. On ne définit donc pas le temps de façon positive mais nous avons la preuve qu'il existe quelque chose dans lequel nous ne pouvons pas voyager. A chaque fois que vous inventez un voyage dans le temps, vous inventez un deuxième temps puisque vous avez d'une part le temps du voyageur temporel et d'autre part le temps dans lequel il voyage. Le philosophe Alain avait remarqué, à propos de *La machine à remonter le temps* de Wells, que, dans ce roman il y avait deux mondes différents qui coexistaient. Or cela signifie la même chose que de dire qu'il y a un seul monde avec deux temps.

Genséric CANTOURNET

En effet, nous ne revenons jamais dans le passé. L'important est que nous ayons une représentation du temps qui nous permette de prendre conscience que l'on ne revient pas en arrière, que les événements ne se répètent pas, que les effets de l'action sont définitifs et non relatifs.

Le temps est également une image et un habit. Nous avons l'impression de ne pas pouvoir nous en détacher. Nous sommes comme un architecte enfermé dans une cathédrale gothique, mais qui ne peut en sortir. Dedans, tout est lumineux, mais on se demande comment des murs de 40 mètres de haut peuvent tenir alors que des ogives exercent une poussée latérale de plusieurs tonnes. Si vous n'avez pas le loisir de sortir de la cathédrale, vous ne comprendrez jamais comment des culées, placées à l'extérieur, maintiennent ces parois. C'est la même chose avec le temps.

Débat avec la salle

Jean-Claude GUIBAL

Monsieur Kaplan, vous avez parlé d'un concept qui dépasse le temps si l'on souhaite définir le temps. Qu'entendez-vous par là ?

Francis KAPLAN

Nous aboutissons à des contradictions qui ne peuvent se résoudre que par le fait que nous manquons du concept nécessaire. En effet, il n'est pas évident que nous ayons des concepts pour tout. Piaget a montré qu'il existait différents stades dans la perception. Lorsqu'on présente un biberon à un bébé, s'il est incliné, il le remet dans la bonne position, la tétine devant lui, puisque c'est la tétine qui l'attire. S'il est tourné de manière à ce qu'il ne voit plus la tétine, il ne fait rien. La conclusion est la suivante : à ce stade de la perception, les objets n'ont pas d'envers, ce qu'on ne voit pas n'existe pas. La perception se fait donc par l'accumulation de toute une série de concepts. A partir des travaux de Piaget, un théoricien a montré que certaines espèces animales s'arrêtaient à un certain stade de la perception. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour nous qui nous arrêterions à un certain stade de la connaissance ? De même que le stade d'envers n'est pas connu pour le bébé, il nous manquerait un stade ultérieur qui nous permettrait de comprendre le temps.

De la salle

Comment les scientifiques expliquent-ils les phénomènes des rêves prémonitoires ?

Etienne KLEIN

Il est symptomatique de penser qu'un physicien peut répondre à cette question. La physique moderne est apparue avec Galilée, qui dit que nous devons limiter les ambitions de la physique et arrêter de vouloir tout expliquer. Galilée rappelle que nous nous intéressons depuis 2 000 ans à la question de la nature du temps, sans que cette question soit tranchée. Il propose donc d'abandonner cette question : au lieu de se poser la question de savoir ce qu'est le temps, il préfère se demander comment le représenter pour en faire un paramètre utile à la description de ses expériences. C'est à ce moment-là que la physique est devenue puissante. Elle a retreint le champ des questions qu'elle se posait, ce qui laisse de côté la question de l'inconscient ou des rêves. Freud dit que l'inconscient ignore le temps, ce qui signifie que l'inconscient n'est pas causal : il est capable de mettre en scène des situations qui n'ont pas de relations les unes avec les autres.

De la salle

Le présent existe-t-il ?

Jean-Claude GUIBAL

Nous avons conscience d'être là à un moment donné. Le présent en tant que futur en gestation et passé écoulé est présent. Nous avons tous le souvenir d'un passé et nous nous projetons tous dans un avenir qui serait le prolongement du moment que nous vivons.

Ce qui me frappe, c'est la façon dont le temps ou plus précisément la durée, a été mesuré, à travers l'histoire. Dans un temps théologique et collectif, comme celui du Moyen Age, le temps était rythmé par les cloches. Ensuite, l'horloge est entrée dans la maison, le foyer familial, puis la montre est devenue un instrument très individuel, illustration d'une société très individualiste.

Etienne KLEIN

Le présent existe pour nous, mais, si Dieu existe, il n'existe pas pour Dieu. Le présent est donc toujours lié à un moi.

Francis KAPLAN

Monsieur Klein a tout à fait raison mais il n'y a pas de temps sans présent, le temps n'existe donc que pour nous puisque le temps est toujours lié à un moi.

De la salle

Vous avez dit que nous ne pouvions pas revenir au passé. Qu'en est-il des phénomènes d'hypnotisme ?

Francis KAPLAN

D'une certaine manière il ne peut y avoir un retour dans le passé car le souvenir implique que le passé n'a pas disparu, même si cela est contradictoire. D'une manière générale, pour que j'aie une idée du passé et du futur, je dois, d'une certaine manière, transcender le temps.

De la salle

En tant que psychologue, j'ai travaillé dans un service de cardiologie où nous recevions des hommes d'affaires qui craquaient à la cinquantaine parce que vivant à un rythme infernal. Lorsque nous leur demandions pourquoi ils s'imposaient ce rythme, ils nous répondaient dans 90 % des cas qu'agir pour eux signifiait exister. Lorsqu'ils avaient frôlé la mort, nous leur proposons de passer des vacances sans montre, durant 15 jours. Lorsqu'ils revenaient nous voir en consultation, ils nous disaient qu'ils n'avaient pas pu quitter leur montre car leur femme et leurs enfants avaient, eux, une montre.

Par ailleurs, nous savons que les populations africaines ou maghrébines ont un sens du temps différent du nôtre, qu'ils sont capables de faire la queue durant deux ou trois heures, alors que, dans une queue de cinéma qui avance assez vite, nous avons l'impression de perdre du temps. La question du temps est donc culturelle. De plus, nous avons une heure identique depuis peu de

temps. En effet, avant la mise en place des indicateurs de chemin de fer, chaque ville avait sa propre heure.

Genséric CANTOURNET

Le seul temps de l'homme d'action est le présent. Pour l'homme d'action, exister, c'est persévérer à agir et donc insister dans l'action. Il s'use ainsi, accélérant sa propre fin. Nous vivons ce paradoxe en permanence.

Etienne KLEIN

Il y a une ivresse ontologique associée à la vitesse : le fait d'avoir des agendas débordés donne l'impression à des hommes qui doutent d'eux-mêmes d'avoir un rôle essentiel à jouer sur terre. Il s'agit d'un désinhibiteur d'angoisse. Par ailleurs, je ne crois pas qu'il y ait de temps psychologique, même si la perception des durées est envahie par nos humeurs et l'intérêt que nous portons aux actions accomplies. Il y a de la psychologie dans notre rapport au temps, ce qui ne signifie pas qu'il y ait un temps psychologique.

De la salle

Dans les hypothèses des scientifiques ou les réflexions des philosophes, nous nous interrogeons sur la question du début ou de la fin du temps. Par ailleurs, Monsieur Klein évoque l'expérience de la chute des corps, dans laquelle le temps est un paramètre essentiel, et indique qu'après le temps continue d'exister.

Etienne KLEIN

Peut-on définir une origine du temps ? Mes collègues astrophysiciens ont tendance à penser que le big-bang raconte la naissance de l'univers. Mais la science, quelle que soit la discipline, est inapte à raconter une origine. Nous avons simplement accès à des origines relatives, à des filiations. Un anthropologue pourra, par exemple, vous raconter l'origine de l'homme en le présentant comme l'héritier des primates. Lorsque nous lisons les articles des astrophysiciens nous expliquant comment l'univers est né à partir de rien, nous constatons que ce qu'ils appellent rien n'est pas rien. C'est par exemple le vide quantique, qui est l'espace temps, avec des champs quantiques fondamentaux. Nous ne pouvons pas raconter une origine dans ce qu'elle a d'absolu, sans invoquer une cuisse de Jupiter. Ce que vous présentez comme une origine est en fait l'achèvement d'un processus amont. Même si vous parveniez à dire que l'univers est né à partir de rien, cela signifie que le néant dont vous parlez a déjà la capacité de cesser d'être un néant, et qu'il est donc déjà quelque chose. Même si je vous racontais l'origine du temps, vous me demanderiez ce qu'il y avait une seconde avant.

Francis KAPLAN

Effectivement, les problèmes d'origine sont toujours insolubles. Ceci n'est pas seulement valable pour le temps ou l'univers, mais pour tout ce qui nous apparaît comme essentiellement différent.

Il est contradictoire de parler d'un début du temps. Cela signifie qu'à l'instant avant il n'y avait pas de temps et qu'ensuite il y a du temps. Mais s'il y a un instant avant le temps, c'est donc qu'à cet instant il y avait déjà du temps – du temps avant le temps. Ceci est également valable pour la fin du temps. Il s'agit d'une contradiction dans les termes.

De la salle

Le temps est un concept éminemment humain car il est dans l'équivocité et dans la polysémie. En outre, la question du temps pose les deux questions fondamentales de l'être humain : celle de l'origine et celle de la mort. En outre, en psychologie Lacanienne, nous distinguons le temps logique du temps chronologique. Monsieur Klein différencie la flèche du temps et le cours du temps, la flèche permettant de donner un sens, en tant que direction et en tant que signification. Peut-il nous en dire davantage ?

Etienne KLEIN

Vous dites que le temps est un concept éminemment humain. Je pense que ce sont nos discours sur le temps qui sont éminemment humains, et non pas le temps lui-même. Le temps n'est pas apparu en même temps que l'humanité. J'ai trouvé une très bonne illustration de la fonction essentielle du temps dans les latrines d'une brasserie munichoise : « *le temps est le meilleur moyen qu'a trouvé la nature pour que tout ne se passe pas d'un seul coup* ». Si vous admettez que le temps est ce qui fait qu'il y a de la durée, alors il n'est plus un concept proprement humain puisque la durée nous permet d'envisager les choses existant dans le passé de l'univers alors que l'homme n'existait pas.

Concernant la mort, Heidegger disait bien que tous nos discours sur le temps sont imprégnés par le fait que, pour nous, la mort est irrémédiable. Comme notre perception du temps est bornée par la mort, nos discours sont déterminés par cette perspective. Pour Heidegger, le temps physique était une anecdote. Je pense que nous devons renverser ce point de vue comme Emmanuel Lévinas le propose. Au lieu de dire que le temps, c'est la mort, puisqu'il corrode nos existences, dire que la mort est un moment inéluctable du futur et non un habit du présent. Nous devons utiliser cette idée pour sculpter nos identités.

Enfin, la confusion entre cours du temps et flèche du temps existe même pour les physiciens alors que ces deux idées n'ont rien à voir. Le cours du temps, c'est la prise en compte du fait que les voyages dans le temps sont interdits et la petite flèche que l'on met sur l'axe du temps illustre le cours du temps. La flèche du temps, qui est une appellation malencontreuse, désigne non pas la flèche mise sur l'axe du temps mais le fait que certains phénomènes physiques sont irréversibles. Dans la physique Newtonienne, vous ne pouvez pas remonter dans le passé, mais tout état physique par lequel un état physique est passé peut être retrouvé dans le futur. La flèche du temps est une propriété qu'ont ou n'ont pas les phénomènes, qui fait qu'ils sont ou non réversibles.

De la salle

Monsieur Klein indique que nous ne devons pas envisager notre vie en regardant la mort. Si pour nous, la mort est un commencement d'une vie nouvelle, je pense qu'il est bon d'y penser.

Etienne KLEIN

Je n'ai pas dit que la mort était la fin mais qu'elle était sans doute une modification de notre rapport au temps. Je note qu'il existe un problème avec le mot éternité : s'agit-il d'un temps sempiternel, qui ne s'arrête jamais ou doit-elle être pensée comme venant après le temps, comme un au-delà du temps ? Seriez-vous capable de penser un monde dans lequel la fonction minimale du temps n'est pas réalisée ? Ma réponse, qui est celle de Kant, est non : vous ne pouvez pas penser l'être sans le temps. D'où la question de savoir de quoi est faite l'éternité. On s'occupera ensuite de savoir si elle existe.

Genséric CANTOURNET

Derrière votre question, vous abordez une quête spirituelle, celle de la vie après la mort. A ce sujet, Marc Aurèle écrit : « *Il t'est permis de revivre. Regarde à nouveau les choses que tu as vues, car c'est là revivre.* »

Francis KAPLAN

Il y a effectivement deux sens au mot éternité : l'éternité comme temps qui existe depuis une infinité d'instant et qui continue infiniment et d'autre part une éternité hors du temps. C'est la thèse de Kant. Mais Kant n'en a tiré aucune conséquence concernant la mort. En effet, si le temps n'existe pas, la mort, qui s'inscrit nécessairement dans le temps, n'existe pas non plus. Or, paradoxalement, pour des raisons d'éthique, il convient, selon Kant, qu'après notre mort nous puissions continuer à vivre pour avoir les récompenses que nous méritons. Ainsi, Kant, tout en soutenant que le temps est purement subjectif, prévoit une réalité absolue du temps. Il faut donc vivre sur un double registre : sur le registre d'une vie temporelle et d'une vie non temporelle. Ceci n'est pas très satisfaisant mais il s'agit de la condition humaine.

De la salle

Je souhaite que Monsieur Klein nous explique comment nous pouvons envisager le temps dans le monde des quanta, étant donné qu'il n'y a pas de principe de causalité.

Jean-Claude GUIBAL

J'y ajoute la question des relations entre l'espace et le temps dans des structures dissipatives.

Etienne KLEIN

Dans le monde des quanta, rien n'a changé. Dans la physique quantique non-relativiste, le temps est décrit comme en physique Newtonienne. Dans la mécanique quantique relativiste, le temps est celui de la relativité restreinte. Il n'a pas le côté idéal qu'il a dans la physique Newtonienne : ce temps est couplé à l'espace. Dans cette salle, nous sommes capables de dire ce qui est du temps et ce qui est de l'espace, car nous sommes dans le même référentiel. Or Einstein a montré que cette distinction n'était pas absolue : quelqu'un qui traverserait la pièce à grande vitesse aurait aussi dans son référentiel du temps et de l'espace, mais la séparation entre les deux ne serait pas la même que

pour nous. En effet, lorsque vous changez de référentiel, du temps pour nous se transforme en de l'espace pour lui et réciproquement. C'est ce que nous appelons l'espace-temps.

Concernant l'entropie, le physicien Edington, qui est l'inventeur de l'expression « flèche du temps », disait que nous ne sommes pas réceptifs au temps sans changement. En effet, notre esprit conçoit les variations de l'entropie et lorsqu'il ne se passe rien, nous avons l'impression qu'il n'y a pas de temps. La physique quantique s'inscrit parfaitement dans ce cadre. Il ne s'agit donc pas vraiment d'une révolution sur le temps, mais plutôt sur la finalité. Les seules occasions que nous ayons de palper le temps physique est l'ennui mortel. C'est une circonstance existentielle qui va débarrasser le temps de tout ce qui le parasite d'ordinaire : l'attente, le changement, le devenir. Cioran disait : « s'ennuyer, c'est chiquer du temps pur ». Or cela nous arrive uniquement dans l'enfance.

De la salle

Le bonheur intellectuel existe : vous venez de nous en offrir un après-midi brillant. Merci de la part de l'ensemble du public.

Le monde musulman : dialogue des cultures ou guerre des religions ?

Sommaire

I.	Eclairages sur les relations entre l'Orient et l'Occident	1
II.	Pour un islam des Lumières	4
III.	Retour aux origines de l'islam	6
IV.	Regards croisés entre les intervenants	8
V.	Débat avec la salle	10

Le monde musulman : dialogue des cultures ou guerre des religions ?

Participaient à la conférence :

Franz-Olivier GIESBERT, journaliste, écrivain et directeur du magazine Le Point ;

Malek CHEBEL, docteur en psychopathologie clinique et psychanalyse, titulaire d'un doctorat en anthropologie des sciences de la religion, Docteur en sciences politiques, spécialiste du monde arabe et de l'islam et président de la Fondation pour un islam des Lumières ;

Gilles KEPEL, docteur en sciences politiques et en sociologie, professeur des universités et directeur du programme doctoral « monde musulman » à l'Institut d'études politiques de Paris.

Le débat était animé par Jean-Claude GUIBAL, député-maire de Menton.

I. Eclairages sur les relations entre l'Orient et l'Occident

Gilles KEPEL

Je remercie la Ville de Menton de m'avoir invité à ces colloques d'octobre, qui sont dorénavant des rendez-vous incontournables. Menton se trouve au confluent des diverses forces de la Méditerranée. C'est ici que sera créée l'année prochaine la branche euro-méditerranéenne de l'Institut d'études politiques de Paris. Nous nous trouvons donc ici au cœur de la relation entre l'Europe et le monde musulman. Si cette relation est porteuse d'éléments positifs, comme en témoigne l'intégration dans la société française d'un nombre croissant de concitoyens originaires de pays musulmans, nous vivons néanmoins dans un univers marqué par une grande violence s'articulant autour de la représentation d'un conflit entre l'Orient et l'Occident. La réalité ne saurait toutefois se réduire à un simple « choc des civilisations ». Nous assistons plutôt à une médiatisation exacerbée de cette dimension conflictuelle, mais aussi à des transformations et à des flux humains réels inédits.

1. La colonisation, à l'origine d'un va-et-vient entre Orient et Occident

Autrefois, le *dar el islam*, ou monde de l'islam, était circonscrit par des frontières précises correspondant aux pays gouvernés par des dirigeants musulmans, censés appliqués la loi islamique. S'y opposait le *dar el kofr*, monde de l'impiété dans lequel les populations n'étaient pas réglées par cette loi. Entre ces deux univers, les communications étaient difficiles.

Un premier bouleversement est apparu, dans l'époque récente, avec la colonisation. Dans le cas français par exemple, une fraction de l'Afrique du Nord a fait partie du monde musulman tout en se trouvant sous domination coloniale française. Après la seconde guerre mondiale, ces pays ont repris leur indépendance et sont repassés dans le domaine de « l'autre ». Il est toutefois resté des traces de cet épisode : sous l'effet des migrations et du flux des télécommunications, il s'opère depuis un va-

et vient entre ces deux monde. La France accueille aujourd'hui plusieurs millions de citoyens d'origine musulmane, alors que le Maghreb compte de nombreux habitants qui parlent français et sont familiers de la culture française.

Ces mélanges, qui peuvent tout aussi bien être harmonieux que conflictuels, sont inédits. Ils ont été rendus possibles par la remise en cause des anciens cadres de référence que constituaient les frontières et les territoires.

J'en prendrai pour exemple la situation des populations d'origine musulmane en Europe. Du point de vue politique, les musulmans d'Europe s'inscrivent dans un spectre allant du terrorisme à la solidarité. L'une des extrémités du spectre peut être illustrée par l'attentat qui a été perpétré le 11 mars 2004 à la gare d'Atocha de Madrid par de jeunes immigrants d'origine marocaine, installés au Maroc et aidés par des terroristes professionnels venus de l'étranger. Cet événement a suscité un très grand traumatisme en Espagne, et plus généralement en Europe. Cette dernière a nourri le fantasme selon lequel elle abritait des cellules du *djihad* capables de causer des calamités considérables. A l'autre extrémité du spectre, à l'occasion de l'enlèvement de nos deux compatriotes journalistes Christian Chesnot et Georges Malbrunot par des groupes terroristes liant cet événement à des enjeux de la politique française, nous avons constaté une mobilisation impressionnante de la grande majorité des Français d'origine musulmane. Ces derniers ont dénié aux preneurs d'otages le droit de parler au nom de l'islam. Cette émergence de la société civile de nos concitoyens d'origine musulmane a eu un réel effet dans le Moyen-Orient.

2. Comprendre le traumatisme du 11 septembre 2001

a. Dépasser l'analyse du « choc des civilisations »

Les événements qui se déroulent depuis le 11 septembre 2001 constituent aujourd'hui la dimension la plus spectaculaire des relations entre le monde de l'islam et l'Occident.

Il est frappant de constater que le débat électoral qui a opposé George W. Bush et John Kerry à l'automne 2004 a fait référence en priorité à l'analyse du monde musulman contemporain et de sa relation avec l'Occident, délaissant les questions intérieures. Le 11 septembre a en effet créé un traumatisme, qu'il est important de bien comprendre pour éviter de sombrer dans une peur stérile. On considère fréquemment que le 11 septembre est l'expression de ce que Samuel Huntington a appelé le « choc des civilisations ». Ainsi, la guerre entre l'Orient et l'Occident se serait substituée à la lutte entre le communisme et le capitalisme. Cette thèse fait le postulat que chacun des deux blocs est homogène – le monde musulman étant censé être unanimement anti-occidental. Interrogé par un journaliste en octobre 2001, Ben Laden a d'ailleurs affirmé qu'il partageait cette thèse, considérant à l'inverse que le monde musulman était l'objet de complots de l'Occident.

Toutefois, la question me semble plus complexe. Le 11 septembre a représenté une tentative de groupes radicaux de s'emparer des cœurs et des esprits dans le monde musulman. Il s'agissait de lutter pour l'hégémonie au sein de ce monde. La guerre qui se déroule aujourd'hui est essentiellement localisée au sein de l'islam, l'objet étant d'obtenir le contrôle du monde musulman. Nous en voyons les traces au Moyen-Orient, en Irak notamment, mais aussi au sein de l'islam européen.

b. Les enjeux de l'attentat du 11 septembre 2001

Dans son ouvrage *Cavaliers sous la bannière du Prophète*, le docteur Zawahiri, second d'Al-Qaida, livre la logique de l'attentat du 11 septembre. Il part du constat que le *djihad* des années 90, guérilla sacrée menée par les islamistes radicaux, a échoué partout où elle a été menée, que ce soit en Algérie, en Egypte, en Bosnie, en Tchétchénie ou au Cachemire. L'avant-garde de l'*oumma*, des masses musulmanes, n'avait pas réussi à se faire comprendre par ces dernières. Il importait donc de trouver une autre stratégie pour galvaniser les masses et détruire l'ennemi. L'enjeu était par conséquent le contrôle d'une population par un petit groupe qui s'autoproclamait une avant-garde.

Pour mettre en œuvre un *djihad* victorieux, le docteur Zawahiri préconise de ne plus frapper l'ennemi proche – les dirigeants nationaux – mais d'abattre l'ennemi lointain, l'Amérique, de façon symbolique. Cela doit passer par des actions spectaculaires relayées par la télévision. Cette utilisation des médias permet de contourner l'incapacité à mobiliser les masses au quotidien. L'exposition médiatique doit effrayer les ennemis et séduire les sympathisants potentiels, ce qui déclenchera le *djihad* universel. C'est dans cette logique que l'attentat du 11 septembre 2001 a été mis en œuvre. Cet événement a été scénarisé dans le langage des émotions universelles, celui d'Hollywood, sur le modèle des « tours infernales ». Ceux qui ont vu les images de cet attentat ne les oublieront jamais. A l'inverse, la prise en otage de l'école de Beslan par des *djihadistes* tchétchènes n'a pas laissé d'image frappante car elle n'a pas été mise en scène. En outre, cette médiatisation permet de faire oublier que les auteurs de ces événements ne sont qu'un petit nombre. Les conséquences de leurs actes sont démesurées. Le terrorisme se caractérise justement par un faible investissement mais un immense retour sur investissement.

Trois ans après le 11 septembre 2001, peut-on considérer que les terroristes sont parvenus à se rallier les masses musulmanes et à s'emparer du pouvoir ? Tout d'abord, il s'avère que les terroristes n'ont pas réussi à traduire la violence en succès politique. Le seul Etat qu'ils contrôlaient, celui des Talibans, a été éliminé. Pour leur part, le combat que les Etats-Unis ont mené contre Al-Qaida a témoigné d'insuffisances car il était marqué par la logique de la guerre froide et s'attachait à combattre des Etats plutôt que des réseaux. Néanmoins, les Etats-Unis sont parvenus à porter des coups à Al-Qaida, dont une partie des dirigeants est aujourd'hui en prison. Surtout, la conséquence majeure du 11 septembre 2001 réside dans les événements irakiens. Les Etats-Unis ont ainsi présenté la destruction du régime de Saddam Hussein comme l'aboutissement de la guerre contre la terreur. Faute de pouvoir atteindre Ben Laden ou le docteur Zawahiri, il leur fallait détruire « l'Etat voyou » qui était censé soutenir la terreur par ses prétendues armes de destruction massive.

L'Irak est-il aujourd'hui une terre du *djihad* qui provoquera la chute de l'Occident ? Au contraire, l'Irak n'est-il pas en proie à la *fitna*, c'est-à-dire à la guerre au cœur de l'islam que redoutent tous les docteurs de la loi depuis les origines ? Il semble que la situation de l'Irak soit proche de la *fitna*. Ainsi, l'antagonisme entre Chiites, Sunnites et Kurdes reste latent. En outre, la grande majorité des victimes du terrorisme en Irak sont les Irakiens eux-mêmes, et principalement les Chiites. L'Irak est donc en proie à un balancement entre le *djihad* d'une part, vision victorieuse telle qu'elle a été pensée par Ben Laden et Zawahiri, et la *fitna* d'autre part, chaos que se doivent d'éradiquer les sociétés civiles du monde musulman. Le meilleur moyen pour elles de mettre fin à ce désordre est de se retourner contre la violence et le terrorisme. Encore faut-il qu'elles en aient la volonté, mais aussi qu'elles trouvent des réponses dans le dialogue avec l'Occident. Or l'anti-américanisme n'a jamais été aussi violent au Moyen-Orient, essentiellement en raison du soutien des Etats-Unis à la politique d'Ariel Sharon.

En conclusion, les frontières sont devenues extrêmement floues entre le monde musulman et l'Occident, sous l'effet des flux humains et des nouveaux moyens de communication. Il ne faut pas se laisser séduire par des explications préconçues, qui correspondent généralement à un état ancien du monde, mais comprendre les stratégies des différents acteurs qui, au nom de l'islam ou de l'Occident, s'attachent à construire des positions de pouvoir en utilisant la violence, le sang et les médias.

II. Pour un islam des Lumières

1. Se battre pour un islam modéré

Malek CHEBEL

Je suis le défenseur d'un islam modéré, ce qui ne signifie pas pour autant que je suis apathique ! Bien au contraire, il faut plus d'énergie pour défendre un islam de paix, d'intelligence et de beauté qu'un islam violent. Il est plus facile de prôner, de façon caricaturale, la destruction de l'Occident, que d'expliquer aux musulmans que la marche du monde implique de leur part une certaine responsabilité et une philosophie fondée sur le respect de l'autre. Le combat pour l'islam des Lumières n'est donc pas une tâche facile, d'autant plus que l'Occident s'attend souvent à rencontrer des musulmans agressifs et haineux à leur égard. Cette attitude n'est pourtant que faiblement partagée par les musulmans, et surtout pas par les plus jeunes.

L'islam des Lumières est né en France. Avec près de cinq millions de musulmans, la France est la première puissance musulmane d'Europe. Si nous parvenons à défendre une vision modérée de l'islam, cela servira d'exemple à toute une frange de la population des pays arabes et musulmans. Cette vision contribuera à faire évoluer les thèmes relatifs au lien à la modernité, comme la révision des codes familiaux. Ainsi, il existe encore des pays musulmans qui ne comptent pas de code familial, ni même de constitution, c'est-à-dire pas d'Etat. L'Arabie saoudite se trouve dans ce cas. Comment ces pays pourraient-ils instituer un code juste entre les hommes et les femmes ?

Je me trouvais récemment au Yémen. J'ai pu y constater que les Yéménites étaient très attachés à leur histoire ancienne, qui est antérieure à l'islam. Toutefois, quelle est la participation du Yémen dans la marche du monde et dans le monde arabe ? Cette participation y est nulle, tout comme celle de l'Arabie saoudite ou même de l'Egypte, pays qui connaît une crise de *leadership* au sein du monde arabe. Dans tout l'Orient, il n'existe malheureusement aucune instance – bureau d'étude ou chaire d'université – qui réfléchisse à la relation des musulmans et de l'islam et avec les autres religions et civilisations.

2. Le choc des ignorances

Pour reprendre le titre de la conférence, je dirais que le dialogue des cultures entre le monde arabe et l'Occident est quelque peu grippé. Néanmoins, je ne crois pas qu'il existe de guerre des religions – si ce n'est une guerre des religieux.

Il n'y a pas de choc entre les civilisations, mais uniquement entre les ignorances. Toute civilisation qui affiche un minimum de dignité doit s'efforcer de faire grandir la civilisation voisine, et non pas d'entrer en contradiction avec elle. L'opposition revient aux ignorants, qui présentent un danger pour nous tous. Ils proposent en effet un islam qui n'a jamais existé, *djihadiste* et fondé sur

l'exportation de la « guerre sainte ». Notons en aparté que l'expression de « guerre sainte » est parfaitement contradictoire. Le Coran n'a jamais recommandé de tuer les juifs ou les chrétiens en raison de leur religion. Le Prophète a même établi avec eux, de son vivant, un pacte de non-agression mutuelle, considérant qu'ils prêchaient le même dieu que les musulmans. Tous les prophètes de la Bible figurent dans le Coran, au titre de véritables prophètes.

Il se trouve qu'une petite minorité de musulmans s'est arrogé le droit de parler au nom de l'islam. Notons d'ailleurs que tous les *djihadistes* et terroristes sont de piètres théologiens et intellectuels. Les écrits d'Oussama Ben Laden ou du docteur Zawahiri sont nuls sur le plan intellectuel, dépourvus de méthodologie, de concept et d'ambition. Ce sont de riches oisifs dont l'argument principal est la puissance financière.

De manière générale, chaque fois que les religieux se sont intéressés à la politique et ont souhaité gouverner un Etat, ils l'ont conduit à la catastrophe. L'islam est fondé sur trois corps de métiers importants : les politiques (les califes), les religieux (les imams et les théologiens) et les marchands. Ces trois catégories ont géré l'islam depuis ses origines, sans accorder de place aux intellectuels, aux philosophes ou aux artistes. Les califes, qui détenaient le pouvoir absolu, ont pris l'habitude de légitimer leurs actions grâce aux théologiens. Pour leur part, les négociants apportaient des fonds aux entreprises belliqueuses des califes, avec l'aval des théologiens qui en tiraient également un profit pécuniaire.

Aujourd'hui, aucun théologien de l'islam ne remet en cause le *djihad* international qui porte la « guerre sainte » partout où se trouvent les « mécréants ». Je n'ai entendu aucun théologien affirmer que l'attentat du 11 septembre 2001 était scandaleux. C'est une offense à l'esprit humain que de penser que trois théoriciens peuvent changer le monde ! Je pense d'ailleurs que les cellules terroristes étaient dispersées et teintées d'un fort amateurisme, sans être structurées à l'échelle du monde arabe, avant d'être récupérées par Al-Qaida. La vision américaine d'un complot organisé ne me semble donc pas pertinente. George W. Bush n'est pourtant pas près de remettre en cause sa politique ni de faire amende honorable pour repartir sur de nouvelles bases.

Au total, je ne suis pas persuadé que nous ayons une bonne lecture globale du terrorisme tel qu'il s'exprime dans le monde arabe. Il reste qu'il faut combattre les germes de la violence où qu'elle se trouve : l'islam des Lumières se trouve en première ligne sur ce front. Je récus fondamentalement l'idée qu'un théologien puisse exporter sa « guerre sainte » et l'imposer à la planète. Je m'oppose à ce que l'islam puisse être associé à quelque violence que ce soit. Passé le premier siècle durant lequel l'islam a mené une « guerre sainte », il n'y a plus eu de guerre d'islamisation. Le prosélytisme est ensuite passé par l'exemple.

3. L'islam, une force de proposition

Tout conflit entre l'islam et l'Occident est nuisible à l'islam. En effet, je suis convaincu que l'islam est une force de proposition et de paix. Les immigrés musulmans de France sont une richesse pour ce pays. L'islam n'a pas à avoir honte de son histoire ni de tous les apports de civilisation qu'il a suscités. Il constitue aujourd'hui une véritable puissance critique qui peut apporter des propositions constructives pour la marche du monde, notamment en matière d'écologie, de solidarité familiale ou d'hospitalité. Or les musulmans craignent tellement d'affirmer leur puissance politique qu'ils en oublient leurs qualités, qui sont indéniables.

Je prône un islam des Lumières fondé sur la raison et sur la primauté de l'individu sur la communauté. Ma position est malheureusement minoritaire. Ainsi, de mon voyage au Yémen, il me reste l'image d'une petite fille d'un an qui portait la *burqa*, ce que j'ai considéré comme une agression visuelle. J'y ai trouvé une justification de mon combat contre le port de signes religieux à l'école. En effet, si nous avons laissé la parole aux fondamentalistes, ils auraient imposé non seulement le voile à l'école, mais aussi la *burqa* et l'isolement des filles dès la petite enfance ! C'est ce scandale que nous avons évité. Si nous étions davantage écoutés, nous serions d'un apport décisif en France pour l'harmonie entre les communautés, mais aussi en Europe. Tous les musulmans d'Europe observent en effet les musulmans de France. Nous pouvons donc être un exemple de paix sociale en Europe, mais aussi dans le monde arabe.

III. Retour aux origines de l'islam

Franz-Olivier GIESBERT

Il est difficile de prendre la parole après Gilles Kepel et Malek Chebel, qui ont toujours su aller à l'encontre des idées préconçues. Comme il le disait lui-même, Malek Chebel, en tant que musulman, est « sur le front ». Pour ma part, il m'est plus facile de prendre la parole sur l'islam en tant que Chrétien, car je n'y prends aucun risque.

On dit souvent que l'islam attend son Luther. Il ne faut pas oublier que l'islam est jeune par rapport au christianisme : il est apparu six siècles après le premier. Il n'a pas eu la chance de compter une personnalité qui aurait joué un rôle comparable à celui de Luther dans le monde chrétien. Je suis persuadé que la rencontre avec Luther a été l'une des grandes chances du christianisme, car elle lui a permis de se régénérer. Il manque à l'islam des personnes qui, de l'intérieur, posent des questions.

1. Quelques repères historiques

Je dresserai un parcours historique qui éclairera le rapport de l'islam avec ses propres frustrations. Il est en effet indéniable que l'islam entretient des complexes – et je ne me réfère pas là au domaine sexuel, qui n'est aucunement éludé par le Coran.

Lorsque l'islam est arrivé en Orient, ce dernier se trouvait aux mains de deux religions, le christianisme et le mazdéisme. Le mazdéisme, qui prospérait en Iran, faisait triompher le bien et se caractérisait par une grande tolérance – contrairement au christianisme. Une partie du monde se trouvait en déshérence, entre le christianisme de Byzance et le mazdéisme d'Iran. Pour les Arabes sémites, la religion ne représentait pas tout. Ils pratiquaient ainsi les arts, la poésie, cultivaient des croyances en des *djinn*s et dans une grande quantité de dieux. Toutefois, un dieu était réputé avoir créé le monde : Allah. Dans cette partie du monde travaillée par le christianisme et le mazdéisme, il manquait une dimension religieuse.

C'était également le cas du sud de l'Arabie, peuplé de Sudarabiques plus riches et mieux organisés que les Arabes sémites. Le christianisme et le mazdéisme y étaient également installés, comme en témoignait la présence d'une église à Najran, au Yémen. Le judaïsme y était également présent. Cette partie de l'Arabie du Sud a eu tendance à se convertir au judaïsme. Or en 510 est arrivé au pouvoir un prince judaïsant, Dhou Nawas, qui entretenait les meilleurs rapports avec les Perses et a fait la guerre aux Chrétiens de Byzance. Il a notamment tué des milliers de prêtres en Ethiopie et au Yémen. Byzance a fini par provoquer la perte de Dhou Nawas. Dès lors, cette partie du monde s'est

trouvée dépourvue d'une religion forte et majoritaire. C'est dans ce contexte que Mahomet a vu le jour dans les années 570 – date qui reste imprécise.

Lorsque Mahomet a eu ses premières révélations, il a repris des éléments des religions précédentes, qu'il connaissait très bien. L'inspiration du Coran est manifestement très proche de celle de la Bible. Outre la proximité entre Mahomet et Moïse, notons des similitudes avec le personnage de Jésus qui s'oppose à l'argent ou aux vaniteux. De nombreuses sourates du Coran rappellent le Nouveau Testament. L'extrait suivant du Coran en est une illustration : *« De quoi Dieu a-t-il créé l'Homme ? D'une goutte il l'a créé, a fixé son chemin, puis le chemin il lui a frayé, puis il l'a fait mourir et enterrer. Tout ce qui est sur terre passera, mais la face de ton Seigneur subsistera, glorieuse et vénérable. Que l'Homme considère de quoi il a été créé : il a été créé d'un liquide éjaculé qui sort d'entre les lombes et les côtes. »* Ne croirait-on pas un passage de l'Ecclésiaste ?

Le Coran et la Bible sont également proches dans leur balancement permanent entre la violence et la tolérance. On ne peut pas nier que le Coran est un texte violent, qui affirme par exemple *« tuez-les partout vous les trouverez et chassez-les d'où ils vous auront chassés, car la sédition est pire que le meurtre. Mais ne les combattez pas auprès de la mosquée sainte, à moins qu'ils ne vous y attaquent. S'ils vous combattent, tuez-les, c'est la récompense de ceux qui sont incroyants »*. Parallèlement, le Coran est empreint d'une grande tolérance. Il en est de même de la Bible. Dans l'Ancien Testament, lorsque les troupes reviennent de la conquête des Madianites par exemple, les généraux se voient reprocher par Moïse de ne pas avoir tué toutes les femmes. Néanmoins, ce texte évoque également en permanence la tolérance et la tendresse.

On surnommait Mahomet « le prophète armé ». Il prêchait en effet le prosélytisme. Grâce à cela, l'islam à peine créé a entamé une conquête effrénée du monde. Ce n'est qu'en 732 que Charles Martel a brisé sa progression. A commencé ensuite une sorte de nuit noire, qui explique en partie les frustrations actuelles de l'islam. C'est la thèse que défend Bernard Lewis dans son ouvrage *Penser l'islam*. C'est en essayant de comprendre l'islam que nous résoudrons les problèmes actuels, et non pas en lui renvoyant la haine qu'il peut nous porter.

2. Un choc des civilisations

Je ne partage pas le point de vue de Gilles Kepel sur le choc des civilisations. Je reconnais qu'il est absurde de parler de guerre des religions ou de guerre des civilisations. La réflexion initiée par Samuel Huntington sur le choc des civilisations me semble toutefois profonde lorsqu'il affirme que l'ancien duel entre les Soviétiques et les Américains est remplacé par un conflit d'une autre nature.

Après la chute du mur de Berlin, certains intellectuels comme Francis Fukuyama ont annoncé la fin de l'Histoire et l'installation du libéralisme pour l'éternité. Au contraire, Samuel Huntington a prédit que les conflits passés se poursuivraient sous une autre forme. La thèse d'Huntington me semble à tel point évidente que je ne comprends pas qu'elle ait été presque unanimement décriée. Il faut se garder de la simplifier en la réduisant aux relations entre l'islam et l'Occident – bien qu'elles soient indéniablement problématiques. Plus encore, Huntington prévoit une future confrontation entre le confucianisme des Chinois et les autres civilisations, mais aussi entre le monde hispanique et les Etats-Unis. Il me semble patent que la chute du communisme laisse la place au retour des religions, ces dernières devenant une grille de compréhension du monde.

IV. Regards croisés entre les intervenants

Malek CHEBEL

Gilles Kepel, votre analyse ne serait-elle pas plus complète si elle s'inscrivait dans le cadre d'un nouvel ordre mondial en recomposition ? Je ne crois pas que l'islam fasse preuve d'une volonté unanime de combattre l'Occident. Peut-être ce conflit résulte-t-il plutôt du désordre mondial issu de la chute du mur de Berlin. Plutôt que de combattre les extrémistes, ne faut-il pas revenir à un nouvel ordre mondial ? Ne devons-nous pas nous engager sur la voie du dialogue plutôt que sur celle de la confrontation, afin de recréer un monde civilisé ?

Gilles KEPEL

Selon vous Malek Chebel, il ne faut pas voir dans l'islam une force fondamentalement anti-occidentale, mais dépasser cette confrontation pour se situer dans un nouvel ordre mondial. Pour sa part, Franz-Olivier Giesbert estime que le choc des civilisations est un élément clé pour comprendre le monde de l'après-guerre froide.

Je ne nie aucunement que certains acteurs politiques, comme Ben Laden, sont convaincus de la pertinence du choc des civilisations et le mettent en œuvre. A mes yeux, ils se réfèrent surtout à cette théorie pour renforcer leur pouvoir au sein de leur propre univers. Ils accentuent les traits hostiles qui existent entre les civilisations, plutôt que d'accentuer les possibles rapprochements. Dans l'interprétation des textes sacrés par exemple, on peut choisir de mettre en valeur une vision belliqueuse ou au contraire une vision tolérante. Toutefois, comment expliquer qu'une des interprétations aura la primauté sur l'autre à un moment donné ?

J'illustrerai mon propos par l'une des lignes de front entre nos deux mondes, le conflit israélo-palestinien. L'un des événements fondateurs de la violence actuelle est la faillite des accords d'Oslo de 1993, obtenus de façon quelque peu forcée sous l'impulsion des Américains et aboutissant à la reconnaissance mutuelle d'Israël et d'un Etat palestinien. L'on pouvait alors penser que l'un des éléments structurants du choc des civilisations – l'antagonisme judéo-arabe – allait prendre fin. Or au sein des deux camps, certains acteurs politiques et sociaux ont considéré que pour leur propre intérêt, il était utile de raviver la tension. Le 28 septembre 2000, lorsque Ariel Sharon s'est rendu sur l'Esplanade des mosquées à Jérusalem, il a manifestement adressé une provocation aux Palestiniens. Yasser Arafat a alors déclenché l'*intifada* d'Al-Aqsa. En faisant monter cette violence, Ariel Sharon a éliminé son rival Benjamin Netanyahu dans la course à la présidence du Likoud, puis Ehud Barak, marqué par son ancienne collaboration avec Yasser Arafat. Pour sa part, Yasser Arafat a vu dans l'*intifada* le moyen de remobiliser la société et de regagner une légitimité aux yeux des Palestiniens.

Ainsi, les deux adversaires ont favorisé la logique du choc des civilisations, alors que la paix d'Oslo avait minimisé les différences qui les opposaient. De manière générale, je ne crois pas à un choc des civilisations structurel, mais plutôt en une utilisation de ce concept par les acteurs politiques.

Franz-Olivier GIESBERT

L'islam, comme d'autres civilisations, était comme étouffé par le communisme. Nous avons aujourd'hui le sentiment d'assister à un retour des civilisations.

Gilles KEPEL

Je ne peux que constater que les mouvements islamistes ont monté en puissance depuis 25 ans. C'est d'ailleurs le sujet principal de mes livres ! Il faut toutefois savoir dépasser les manifestations les plus évidentes de ce phénomène, comme le port du voile par certaines écolières françaises, pour comprendre les transformations profondes qui sont en cours. En France, l'immense majorité des femmes d'origine musulmane se construisent ainsi une identité propre, et qui est française. Ce phénomène est certes peu visible, mais il est inédit.

Ce que je récusé principalement dans la théorie du choc des civilisations, c'est qu'elle considère chacune des civilisations comme un ensemble homogène qui entre en opposition avec l'ensemble voisin.

Jean-Claude GUIBAL

Samuel Huntington ne veut-il pas dire qu'après le règne des idéologies, ce sont les identités qui vont entrer en confrontation ? Entre le monde musulman et le reste du monde, n'y a-t-il pas une confrontation d'identités qui reposerait sur la religion, le nationalisme ou l'histoire, et dans une moindre mesure sur l'idéologie ?

Gilles KEPEL

Rappelons qu'une identité peut se construire de façon stratégique.

Par ailleurs, doit-on dénoncer un islam manipulateur et maléfique qui se trouverait à l'origine du terrorisme ? L'idéologie de George W. Bush s'appuie sur cette notion pour mener une guerre contre la « terreur ». Or aucun pays n'incarne cette terreur. C'est pourquoi les Etats-Unis ont dû désigner un « axe du mal » et des « Etats voyous » contre lesquels diriger leur combat. Ils reproduisent ainsi la logique de confrontation territoriale qui a prévalu tout au long de la Guerre froide. Toutefois, l'attentat du 11 septembre 2001 ne pose pas un défi d'ordre territorial : il ne suffit pas de détruire un territoire pour supprimer le réseau d'Al-Qaïda.

Pour ma part, je me contente de me référer aux sources, et notamment aux écrits du docteur Zawahiri, pour comprendre le mouvement terroriste. Je tente ainsi d'éclairer des phénomènes de violence diffus et que nous avons des difficultés à saisir. Tel doit être l'apport des sciences sociales.

Jean-Claude GUIBAL

Le problème majeur de l'islam ne réside-t-il pas dans son rapport à la modernité ? Pour illustrer le repli de l'islam sur lui-même, je citerai le rapport du PNUD de 2002, qui explique qu'il s'est traduit autant de livres en arabe en mille ans qu'il en est traduit chaque année en espagnol.

Malek CHEBEL

Si ceci est vrai pour ces dix dernières années, c'est tout à fait inexact pour les mille ans passés. En effet, sur une période de mille ans, ce sont plutôt les auteurs non arabes qui traduisaient eux-mêmes leurs propres livres de l'arabe vers le latin. Maimonide, le plus grand penseur juif, écrivait d'abord en arabe ! Son *Guide des égarés* n'a été traduit en hébreu que par la suite. De même, Montpellier est aujourd'hui un pôle de médecine de renommée mondiale parce qu'il était un centre d'activité de la médecine arabe !

Jean-Claude GUIBAL

Le rapport ajoute que la population des pays arabes représente 284 millions d'habitants, alors que le tirage d'un *best-seller* n'y dépasse pas 5 000 exemplaires.

Malek CHEBEL

Le PNUD ne considère donc pas le Coran comme un *best-seller* ! C'est bien tout le problème de la modernité. On pourrait certes trouver de nombreux maux au Coran, à l'islam et aux musulmans. Mais parallèlement, il faut toujours préconiser des solutions pour sortir de l'impasse.

L'année la plus malheureuse pour les musulmans fut 1492, lorsque les rois catholiques ont repris l'Espagne aux Arabes mais aussi lorsque Christophe Colomb a découvert l'Amérique. Ainsi, alors que le monde musulman régressait après un essor de cinq siècles, l'Occident s'investissait dans une aventure mondiale. En 1492, l'islam entamait un recul en tant que civilisation de progrès.

V. Débat avec la salle**De la salle**

D'après moi, les difficultés d'intégration des Maghrébins en France tiennent principalement au fait qu'ils soient musulmans.

Franz-Olivier GIESBERT

Rappelez-vous le sort qui a été réservé par le passé aux Polonais, aux Italiens ou aux Portugais ! Chacun a été traité de la même façon, avec des débuts difficiles. Pour ce qui est du Maghreb, il se pose un problème particulier entre l'Algérie et la France, marqué par une agressivité latente. A l'inverse, les Marocains sont bien mieux accueillis en France. Cela tient à l'Histoire. Nous devons briser les tabous. Les Français doivent faire preuve de moins d'agressivité, et les musulmans de moins de susceptibilité. Nous devons aussi être reconnaissants envers les musulmans qui se sont battus pour la France.

De la salle

Malek Chebel, malgré l'admiration que je vous porte, j'ai été révoltée par certains de vos propos. Ainsi, pourquoi une petite fille ne porterait-elle pas une *burqa* ? Les Texans mettent bien un *blue jean* à leur bébé de six mois, et les Indous un *sari* à leur petite fille ! J'estime que la *burqa* est un vêtement culturel, et non pas religieux. Par ailleurs, en tant que femme, je n'ai pas le sentiment de me classer dans une catégorie inférieure.

Malek CHEBEL

Je suis heureux que vous ayez la liberté de me parler comme vous le faites. Malheureusement, je doute qu'une petite Yéménite portant une *burqa* à l'âge d'un an dispose d'une telle liberté lorsqu'elle sera adulte. Quelle société voulons-nous construire ? Pour ma part, je suis partisan d'une séparation stricte entre le monde de la religion et celui de l'Etat. Si vous considérez que le fait de porter un voile est un choix de société, alors ce n'est pas la même société que nous appelons de nos vœux. Je reconnais le rôle de l'imam dans sa mosquée, mais j'estime qu'il devient un citoyen ordinaire en dehors du lieu saint.

Pour ce qui est de la prétendue soumission de la femme, je vous rappelle que les imams de toutes les mosquées du monde prononcent des prêches contre les femmes lors des prières du vendredi ou du ramadan. Il revient aux femmes de remettre en question ce discours misogyne.

De la salle

Malek Chebel, qu'entendez-vous précisément lorsque vous vous référez à un nouvel ordre mondial ?

Malek CHEBEL

Nous n'avons pas encore abordé les traumatismes qu'ont occasionnés les guerres du Proche-Orient, de l'Irak ou d'Afghanistan pour la conscience des musulmans. Ces guerres fabriquent des terroristes à court terme. Ainsi, les terroristes qui se sont trouvés « inoccupés » après la guerre d'Afghanistan ont immédiatement été réemployés lorsqu'un nouveau conflit s'est présenté en Irak. Je suis frappé par la souplesse avec laquelle ces acteurs répondent aux agressions dont ils sont l'objet.

L'Europe serait vraiment grandie si elle tenait un discours de dignité à l'échelle mondiale. Dans la mesure où son rôle militaire, géopolitique et économique n'est pas encore réellement assuré, elle doit au moins, sur le plan moral, dire toujours le vrai, quoi qu'il lui en coûte. Dans la perspective du nouvel ordre mondial, l'Europe doit s'efforcer d'imposer une attitude de respect de l'autre.

Ainsi, de nombreux pays du tiers-monde suivent les positions européennes. Je suis en outre plutôt favorable à inscrire le Maghreb, plutôt que la Turquie, dans le cercle de voisinage de l'Europe. En effet, je vois plus d'affinités entre l'Europe et le Maghreb francophile et francophone, qu'entre l'Europe et la Turquie qui a déjà d'autres sensibilités.

Idéalement, le nouvel ordre mondial serait d'abord celui de l'intelligence, de l'esprit et de la coopération, plutôt que celui des armes. Sans cela, nous considérerons toujours que l'autre incarne le mal, et les guerres se succèderont.

Jean-Claude GUIBAL

Comme l'affirmait Montesquieu « le pouvoir rend fou, le pouvoir absolu rend absolument fou ». Le pouvoir n'a donc d'autre obstacle que le pouvoir. Sur le plan international, le jour où nous serons passés d'un monde dominé par une puissance hégémonique, les Etats-Unis, à un monde multipolaire équilibré, nous serons entrés dans un nouvel ordre mondial. Encore faut-il que le pouvoir fasse obstacle au pouvoir et qui nous quittions ce monde unipolaire.

De la salle

Vous prônez la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Or il me semble que les musulmans de France et d'Europe n'ont pas suffisamment d'Eglise. L'on ne compte que dix véritables mosquées en France, le culte devant pour le reste s'organiser dans des locaux de fortune ! L'une des raisons majeures de la violence que nous connaissons actuellement tient à mes yeux à l'humiliation. Il revient à l'Occident d'aider les peuples qui ont été colonisés, et qui sont encore aujourd'hui humiliés et exploités, à se retrouver leur place. Cela passe notamment par la possibilité de pratiquer son culte dans des conditions correctes.

Malek CHEBEL

Je partage votre opinion, hormis sur un point : ce n'est pas en construisant plus de mosquées qu'on créera de bons citoyens, mais en éduquant.

De la salle

Gilles Kepel, quelles espérances peut-on avoir quant au conflit israélo-palestinien ? Si les Etats-Unis n'accordaient pas un soutien inconditionnel à Israël, ce conflit ne trouverait-il pas une issue plus rapide ?

Gilles KEPEL

Les responsables américains avec qui j'ai discuté de cette question en septembre dernier étaient convaincus, même dans le milieu néo-conservateur, qu'un deuxième mandat du président Bush ne permettrait pas de sortir les Etats-Unis de l'impasse dans laquelle ils se trouvent au Moyen-Orient s'ils ne remettaient pas en cause leur appui au gouvernement d'Ariel Sharon. Cet élément fait partie de la réflexion politique américaine. Chacun ne peut en effet que constater que la stratégie américaine consistant à provoquer un conflit en Irak pour résoudre le problème israélo-palestinien a échoué.

De la salle

Pour en revenir au thème de cette rencontre, il me semblerait utile de nous interroger sur les raisons premières des conflits que nous avons évoqués. Les groupes terroristes islamistes me semblent fonctionner comme des sectes apocalyptiques. Toutefois, n'oublions pas qu'il existe aussi des extrémistes parmi les juifs et les chrétiens. Les islamistes n'en ont pas le monopole. A la base de tous ces mouvements se trouvent, à mes yeux, des raisonnements irrationnels. La seule solution permettant de quitter ce monde dans lequel prévalent la superstition et la pensée irrationnelle consiste à éduquer les enfants et à leur apprendre à user d'esprit critique, afin de ne plus mélanger les fantasmes et le réel. Grâce à l'éducation et à la lutte contre l'ignorance, j'espère que nous pourrions couper court aux sectes dont l'irrationnel est le terreau, même dans les pays développés.

Il me semble par ailleurs très important d'établir une séparation entre le politique et le religieux, d'autant plus qu'un grand nombre de décisions politiques, même dans les pays occidentaux, restent imprégnées de valeurs d'origine religieuse. Je souhaite que nous nous libérions de cette dimension irrationnelle qui nous plonge dans le chaos et la violence. Je ne saurais accepter qu'un individu qui pense détenir seul la vérité impose aux autres son mode de vie et ses croyances.

Franz-Olivier GIESBERT

L'éducation n'est pas une solution miracle. Comme vous l'avez dit, il faut surtout privilégier l'esprit critique, et dans cette optique l'enseignement de la philosophie et des religions.

Jean-Claude GUIBAL

Il faut aussi se méfier de la raison systématique et absolue. La raison aussi peut rendre fou si on ne croit qu'à elle. L'esprit critique consiste en partie à relativiser la force de la raison. Ceci est d'autant plus vrai dans un monde qui, comme le nôtre, est marqué par les dimensions irrationnelles et émotionnelles.

De la salle

Ma question s'adresse à Malek Chebel. Après un certain nombre de voyages au Maroc, en Algérie, en Tunisie et en Turquie et différentes lectures, je pense pouvoir affirmer que le problème de l'islam est la femme. Restant à la maison toute la journée et ne fréquentant que rarement la rue et les hommes, celle-ci est maintenue dans l'ignorance du monde. L'éducation qu'elle transmet à ses enfants ne peut donc que reproduire cette ignorance.

Malek CHEBEL

La femme est peut-être le problème de l'islam, mais pas pour les raisons que vous dénoncez et qui tiennent surtout à un partage des tâches, de l'espace et des fonctions.

Les théologiens dénigrent la femme car ils lisent le Coran littéralement et l'appliquent sans l'interpréter. Les intégristes de la pensée, pères et frères qui ont une mainmise sur leur entourage féminin, entretiennent un rapport ambigu avec l'énigme que constitue la femme à leurs yeux. De manière générale, la femme est une énigme pour l'homme ! Une partie de tenants du voile argument

d'ailleurs qu'ils peuvent imaginer la femme de leurs fantasmes sous le voile, ce que la nudité ne permet pas. L'énigme de la femme – créature prétendument inférieure – constitue donc une source de désir pour l'homme. La toute puissance de ce dernier s'en trouve mise en cause. Plutôt que d'entretenir un rapport sain et spontané avec sa femme, en lui déclarant son désir, le mari la cache, de peur qu'elle n'excite aussi le désir des autres hommes.

J'en appelle aux misogynes orientaux ici présents : qu'y a-t-il de plus beau que la femme ? Quant aux féministes à outrance, je leur rappellerai qu'il n'y a rien de plus beau qu'un homme tendre !

Gilles KEPEL

Je souligne que le terme de *fitna*, qui signifie la guerre au cœur de l'islam, désigne également la femme dans la théologie la plus dogmatique. La femme, qui excite le désir et qui est voilée pour cette raison, est censée menacer la société.

Le retour du Stoïcisme ?

Sommaire

Introduction	1
Passé et actualité du Stoïcisme	2
Jean-Baptiste GOURINAT	
I. Aux origines du Stoïcisme	2
II. Les apports du Stoïcisme	2
III. Le Stoïcisme peut-il être mis en pratique dans le monde contemporain ?	3
Le Stoïcisme au risque du pantagruélisme	4
Bruno PINCHARD	
I. François Rabelais, érudit et visionnaire	4
II. La gestuelle stoïcienne de François Rabelais	4
Le sens du Stoïcisme dans une société à la fois hédoniste et autiste	6
Jean-François MATTEI	
I. La construction	6
II. La conformité avec la nature	7
Table ronde	8
Débat avec la salle	12

Introduction

Les présentes rencontres permettent à chacun de débattre avec des spécialistes de sujets aussi divers que l'éthique, les institutions et la philosophie politique, les origines de l'homme ou la philosophie. Nous aborderons aujourd'hui la question du retour du Stoïcisme, avec la participation de :

- **Jean-Baptiste GOURINAT**

Ce docteur en philosophie a enseigné à l'université de la Sorbonne entre 1990 et 1997. Aujourd'hui chercheur au sein du Centre de Recherches sur la Pensée Antique du CNRS, il enseigne à l'Ecole Normale Supérieure. Il a publié « Les Stoïciens et l'âme » (PUF, 1996), « Première leçon sur le manuel d'Epictète » (PUF, 1998), « La dialectique des Stoïciens » (Vrin, 2000). Il prépare un manuel sur le Stoïcisme dans la collection « Que sais-je ? » et a également collaboré à la réédition de « L'Essai sur le système philosophique des Stoïciens » de F. Ogereau (Encre Marine, 2002) et à celle de « L'Etude sur Epictète » de T. Colardeau (Encre Marine, 2004).

- **Bruno PINCHARD**

Cet agrégé de philosophie et docteur d'Etat a été chercheur au CNRS entre 1984 et 1991. Il a enseigné à l'université de Tours, au Centre d'Etudes Supérieures de la Renaissance, à l'EHESS, en Italie et aux Etats-Unis. En 2003, il a été élu à la chaire de philosophie de la Renaissance et de l'Age Classique à l'université de Lyon III. Il a publié « La raison dédoublée » (Aubier, 1992), « Le bûcher de Béatrice » (Aubier, 1993), « La légèreté de l'être » (Vrin, 1998), « Les méditations mythologiques » (Seuil, 2002) et a écrit l'introduction et les notes de « L'antique sagesse de l'Italie » de Jean-Baptiste Vico (Flammarion, 1993).

- **Jean-François MATTEI**

Docteur es Lettres, agrégé de philosophie et de diplômé de sciences politiques, il enseigne à l'université de Nice – Sophia Antipolis (en tant que directeur de la formation doctorale de philosophie) et à l'Institut de Sciences Politiques d'Aix-en-Provence. Il est également membre de l'Institut Universitaire de France et du Comité d'éthique du CIRAD (Centre de Coopération Internationale en Recherche Agronomique pour le Développement), professeur invité au sein des universités de Marmara et de Laval. Il dirige la collection Thémis Philosophie aux PUF et il est l'auteur de « L'Etranger et le Simulacre : essai sur la fondation de l'onthologie platonicienne » (PUF, 1983), « L'ordre du monde : Platon, Nietzsche, Heidegger » (PUF, 1989), « La barbarie intérieure : essai sur l'immonde moderne » (2001) et « Heidegger et l'énigme de l'être » (PUF, 2004).

Passé et actualité du Stoïcisme

Jean-Baptiste GOURINAT

I. Aux origines du Stoïcisme

Le terme « Stoïcisme » désigne une école de philosophie fondée à Athènes au III^{ème} siècle avant J-C par Zénon de Kition. Ce dernier dispensait ses cours sous un portique, sur la place de l'Agora, c'est pourquoi ses disciples furent rapidement appelés les adeptes du portique (« Stoa Poikilê »). Cette philosophie se perpétua pendant cinq siècles, même si l'école d'Athènes semble avoir disparu lors de la conquête romaine.

L'enseignement du stoïcisme connu son apogée sur le règne de Marc Aurèle (160-180), sous lequel chacune des principales écoles de philosophie disposait de professeurs payés sur les deniers impériaux (à Athènes) ou municipaux. La dernière édition des œuvres des premiers Stoïciens (Xénon, Cléanthe et Chrysippe) est signalée vers 350 à la bibliothèque de Constantinople, mais seules les œuvres tardives de Stoïciens nous sont parvenues (à savoir Sénèque, Cornutus, Musonius Rufus, Epictète, Marc Aurèle).

II. Les apports du Stoïcisme

Malgré sa disparition il y a plusieurs siècles, une bonne partie du Stoïcisme est passée dans notre culture commune. La grammaire, par exemple, a été codifiée par les Stoïciens, au titre de la logique. Ils ont introduit la distinction entre nom propre et nom commun. Certaines notions morales (le devoir, par exemple) sont des héritages des Stoïciens. Par ailleurs, cette philosophie a été restaurée à plusieurs reprises et mise à l'honneur par des érudits qui se voulaient Stoïciens dès la Renaissance.

La popularité de ce système explique en grande partie l'apparition du terme « stoïcisme », qui signifie une fermeté face à la douleur. Depuis le XVIII^{ème} siècle, les adjectifs « stoïque » et « stoïcien » permettent de distinguer l'école philosophique d'une certaine attitude face à la vie. Cette philosophie a été suffisamment influente pour que le mode de vie induit par le Stoïcisme soit identifié à une attitude adoptée par des personnes ignorant le Stoïcisme en tant que système philosophique. C'est un trait commun des philosophies hellénistiques (on appelle « hellénistique » la période qui va de la mort d'Alexandre, qui marque la fin de l'indépendance des cités grecques, à la bataille d'Actium, qui consacre l'hégémonie des Romains) : le stoïcisme (la vie en conformité avec la nature), l'épicurisme (la vie de plaisirs) et le scepticisme (le renoncement à toute croyance).

Il n'est guère étonnant que les modes de vie que sous-tendent ces philosophies aient été désignés par les mêmes termes et que certains hommes aient été considérés comme des sages parce qu'ils conformaient leur mode de vie aux principes sous-tendus par ces écoles (et non parce qu'ils les professaient). Cette façon de parler peut être considérée comme abusive, mais elle n'est pas dépourvue de toute justification, sachant que ces philosophes mettaient en pratique leurs convictions.

III. Le Stoïcisme peut-il être mis en pratique dans le monde contemporain ?

Le système stoïcien était très complet puisqu'il comprenait une logique, une morale et une physique. Nous avons hérité de bien des caractéristiques de la logique stoïcienne. De nos jours, il n'est plus guère possible de croire à la plupart des aspects de la physique stoïcienne. Cependant, il n'est pas nécessaire de se conformer à l'une ou l'autre pour être Stoïcien. De la même façon, il n'est pas indispensable d'être convaincu que rien n'échappe au déterminisme et au destin pour être Stoïcien. Epictète a en effet introduit la distinction entre ce qui dépend et ce qui ne dépend pas de nous qui diffère quelque peu du stoïcisme traditionnel.

La morale stoïcienne, qui peut rester le noyau dur du Stoïcisme contemporain, considère que la fin de la vie humaine consiste à vivre conformément à la rationalité de la nature. L'individualité de l'homme doit être soumise à une perspective universelle. Le Stoïcien doit donc supporter les épreuves de la vie, convaincu de son peu d'importance personnelle au regard de l'univers, et accorder une moindre importance aux biens ordinaires, qui sont éphémères et ne lui appartiennent pas. Aux origines, la doctrine stoïcienne est que la vertu est le seul bien, le vice le seul mal, mais Epictète déplace l'accent du système et soutient que « ce qui dépend de nous est un bien ou un mal, le reste est indifférent ». Cette thèse permet de rendre la paix de l'âme à l'homme quelles que soient les circonstances. Si le Stoïcien préfère être en bonne santé, sa philosophie lui donne les moyens de supporter la maladie.

De ce point de vue, le Stoïcisme peut encore être une philosophie pour nos contemporains. Deux destins sont exemplaires à ce titre. James Bond Stockdale, colistier de Ross Perrot en 1992, était pilote dans l'aéronavale. Pendant sa carrière, il reprit ses études, au cours desquelles lui fut dispensé un enseignement de philosophie morale. Son professeur lui conseilla la lecture d'Epictète, qui le marqua durablement. Le 9 septembre 1965, son chasseur fut abattu et il demeura prisonnier du Viet-Min pendant 7 ans.

James Bond Stockdale expliqua plus tard qu'il put supporter cette situation grâce aux maximes d'Epictète et « tester ces maximes » dans un « laboratoire du comportement humain ». Dépouillé de tout, il comprit la distinction entre ce qui dépend de nous (nos pensées) et ce qui ne dépend pas de nous (nos biens, notre corps), la signification du contrôle des émotions... Ce personnage inspira le romancier Tom Wolf, lorsqu'il écrivit son roman « Un homme, un vrai » (1998). Le héros, magnat de l'immobilier ruiné, devient un célèbre prédicateur stoïcien. Ce roman a engendré un regain d'intérêt aux Etats-Unis pour James Bond Stockdale et Epictète.

Au début des années 90, la thérapie cognitive, qui est apparue aux Etats-Unis, est basée sur la constatation selon laquelle nos émotions résultent de nos mouvements. Si cette thérapie n'est en aucun cas une philosophie, elle illustre assez bien l'intérêt que peut susciter encore de nos jours le Stoïcisme.

Le Stoïcisme au risque du pantagruélisme

Bruno PINCHARD

Son enracinement latin confère au Stoïcisme un caractère universel. Partant de ce fait, je me suis demandé sur quelles valeurs nous pouvions nous appuyer pour exercer librement notre jugement à l'égard du Stoïcisme.

I. François Rabelais, érudit et visionnaire

François Rabelais est l'un des grands esprits de la Renaissance, capable de tirer profit de notre héritage culturel pour anticiper la pensée du futur. La pensée rabelaisienne se situe au carrefour du passé et du présent, en assimilant différents principes de la philosophie et en lui conférant un sens nouveau. Ainsi, certains personnages créés par cet auteur sont des sceptiques, d'autres, des hédonistes, qui cherchent le sens de leur vie et les derniers, des Stoïciens, qui cherchent à s'accorder à la vie de la nature. Les textes de Rabelais témoignent d'une profonde érudition éclairée par une grande liberté de pensée. Sa pensée est nourrie par ses origines : natif des bords de la Loire, François Rabelais peut s'affranchir de certains carcans dans lesquels sont parfois enfermés les penseurs méditerranéens, empreints de la culture romaine. Néanmoins, en signant son Quart Livre du pseudonyme de Calloier, moine des Iles d'Yerres, il accepte de se mettre à l'école de la Méditerranée.

François Rabelais remplit à merveille les trois conditions qui lui permettent de porter un jugement libre sur le Stoïcisme : anticiper l'avenir, baser sa pensée sur ses origines du centre de la France, et faire preuve de suffisamment d'humilité. Il propose que le Stoïcisme soit repris par les Gaulois sous la forme du gigantisme. Au début du XVI^{ème} siècle, le retour d'une culture païenne ne faisait pas l'unanimité, d'autant qu'elle révélait un univers moniste (c'est-à-dire dans lequel toutes les parties du monde sont égales entre elles, contrairement à la représentation chrétienne de l'univers).

Alors que le Christianisme est secoué par les soubresauts de la réforme, Rabelais assume la dimension cosmique de cette perception du monde en l'attribuant aux géants dans son œuvre. Il ne s'agit ici que d'êtres humains, qui, à l'image de François 1^{er}, ne se sentent pas limités par le sens commun de la mesure, ou éprouvent le désir de se mesurer au nouveau savoir, à l'instar de Léonard de Vinci. François Rabelais attribue l'épicurisme et le stoïcisme non seulement à la culture d'Alexandrie, mais à un enracinement culturel plus lointain, vieux de 30 000 ans, révélé par le folklore. L'amour du vin proclamé dans son œuvre, par exemple, se base sur le culte dionysiaque

Le gigantisme de François Rabelais ne s'exerce donc pas à l'horizontale, mais en profondeur, dans le temps et l'espace. Visionnaire, il préfigure la conquête de l'espace en envoyant les hommes s'adresser aux dieux. Une telle envergure était nécessaire pour imposer à nouveau ces valeurs anciennes.

II. La gestuelle stoïcienne de François Rabelais

François Rabelais utilise le terme « pantagruélisme » qui compose le programme du stoïcisme revisité à l'usage du monde moderne. Ce pantagruélisme a permis à une partie de l'Occident de la

Renaissance de reprendre les dessins d'Epictète, de Zénon et de leurs disciples. Il est développé tel un appel dans les cinq livres qui composent son œuvre.

Le génial auteur aspirant à toute la culture alexandrine et romaine, toutes les définitions du pantagruélisme ne relèvent pas du stoïcisme (par exemple, « pantagruéliser, c'est passer son temps joyeusement »). Lorsque son œuvre atteint une certaine maturité, à partir du Tiers Livre, il écrit « je reconnais chez les pantagruélistes une forme spécifique et une propriété individuelle, laquelle nos ancêtres nommaient le pantagruélisme, moyennant laquelle *jamais en mauvaise partie ne prendront rien*. ». Il conseille également de « ne prendre en bonne part que les choses que l'on connaîtra sourdre d'un bon, franc, loyal courage ». Dans le Quart Livre, le pantagruélisme est assimilé à « une certaine gaîté d'esprit constituée dans le mépris des choses fortuites ».

La geste du géant traverse la joyeuseté française pour se constituer progressivement un regard sur le courage, l'énergie et la liberté fondés sur notre accord avec le monde. Le Cinquième livre de Rabelais sera publié à titre posthume par un de ces disciples, qui prendra le pseudonyme suivant : « Nature Quite ».

Le sens du Stoïcisme **dans une société à la fois hédoniste et autiste** **Jean-François MATTEI**

Toutes les dimensions de la culture revêtent une certaine importance. Si Cicéron a défini la philosophie comme la culture de l'âme, cette dernière n'a de sens que si elle est actuelle. Sachant que la disparition de la culture est concomitante de celle de la civilisation, j'en viens donc à me demander si la civilisation occidentale est vivante et donc susceptible de réagir aux sollicitations du passé pour les réhabiliter et leur conférer un sens aux yeux du monde moderne. En effet, si les ouvrages sur le Stoïcisme se multiplient, leur public reste limité au regard des effectifs totaux de la population.

Ce type de philosophie antique est peut-être devenue un peu indigeste pour nos esprits modernes. Notre culture est fondée sur les héritages des civilisations grecques, romaines, musulmanes et juives, ce qui nous permet de nous élever. Encore faudrait-il que nos sociétés contemporaines, à la fois hédonistes et autistes, cultivent le goût de l'effort qui est la marque des philosophies, qu'elles soient anciennes ou stoïciennes. Quelle que soit la civilisation concernée, la culture est toujours de l'ordre de l'exigence intérieure, l'homme ayant conscience de ne pas toujours être à la hauteur de lui-même. Or, dans notre société, les idées de hauteur et d'exigence ne font pas l'objet d'une demande sociale immédiate, comme le prouve le contentement de la majorité des téléspectateurs français devant les émissions de Marc Olivier Faugiel !

I. La construction

Le Stoïcisme ne répond pas aux normes de la vie moderne, tout en étant une exigence de cette dernière, dans la mesure où elle entérine une certaine privation du sens. Cette philosophie est fondamentalement unitaire. Pour Chrysippe et nombre de ses successeurs, le cosmos est à la fois le système de la terre et du ciel et des natures qui lui appartiennent, et celui des hommes, des dieux et des natures qui y sont liées. Il ne me semble pas que notre siècle soit particulièrement harmonieux lorsque j'entends les alter mondialistes critiquer la mondialisation, sans faire preuve d'une vision synthétique de ce qui doit faire le monde. Alors que les Stoïciens recherchent une structure unique, qui « fasse » monde, nos sociétés modernes n'obéissent plus à quelque principe d'unité que ce soit. Au contraire, la diversité sociale et économique prévaut. Elles sont, soit repliées sur des communautés, soit entièrement disséminées.

Je ne suis pas convaincu que notre société nous permette d'appréhender les auteurs stoïciens, bien que leurs textes ne soient pas fondamentalement difficiles à comprendre. L'exigence d'harmonie des Stoïciens ne me paraît pas correspondre à nos croyances actuelles. Depuis la seconde guerre mondiale, nous assistons à la dissémination du sens et de la culture, qui engendre de multiples tensions. Le Stoïcisme est essentiellement une philosophie de la construction, alors que nous traversons une période de déconstruction. Nous tentons de comprendre la signification de notre héritage culturel, sans pour autant apporter notre pierre à l'édifice. Nombreux sont les théoriciens du monde moderne qui se demandent s'il faut réellement construire. Dans *Zarathoustra*, Nietzsche se demande déjà à quoi bon faire des enfants. Nous ne croyons plus en rien.

II. La conformité avec la nature

Les Grecs et les Stoïciens préconisent de se conformer à la nature, telle que nous la ressentons. Or, notre rapport à la nature est complètement faussé puisque nous vivons dans une société totalement artificielle. Tous les débats sur la protection de la nature visent à hisser au rang de vertu ce qui est devenu une nécessité. De la même manière, les hommes politiques n'ont jamais autant parlé d'individus ou d'entreprises citoyens que depuis que les Français ne savent plus ce qu'est la citoyenneté. Or, un usage abusif de la rhétorique vise souvent à masquer un problème éthique.

Si nous nous conforçons aux principes du Stoïcisme, de nombreux débats de société, comme la question du mariage homosexuel, seraient automatiquement réglés. En effet, la finalité naturelle de l'accouplement est la reproduction de l'espèce. Aucun auteur grec ne s'est demandé s'il fallait autoriser des activités, qui, si elles ne sont pas antinaturelles d'un point de vue moral, le sont au sens cosmique du terme. La division entre les hommes et les femmes étant ancrée dans les lois, elle ne peut pas être transgressée.

Le retour du Stoïcisme est nécessaire en ce sens qu'il est critique vis-à-vis des passions, notamment de l'individualité, et invite l'homme à maîtriser ses désirs. Or, dans notre société hédoniste, l'homme n'est plus défini par sa raison, mais par son désir. Nous sommes écartelés entre les pressions de notre libido et les exigences d'une dimension rationnelle, plus universelle. Quoi que nous fassions, l'individualité est toujours du côté de l'égoïsme et en opposition avec la loi. Les penseurs grecs souhaitent au contraire le renouveau de la Loi, au sens d'une « droite raison qui régit toute chose » (Cicéron).

Le Stoïcisme continue certes d'exister et bénéficie de prolongements au sein des sociétés modernes, mais il se place en porte-à-faux avec le monde moderne en impliquant une exigence qui n'est plus admise ou partagée par la majorité des hommes.

Table ronde

Jean-Baptiste GOURINAT

L'exemple du Stoïcien contemporain que j'ai cité lors de mon intervention corrobore une grande partie de vos propos le stoïcisme est en porte-à-faux par rapport à notre temps. Lorsque son avion est abattu, James Bond Stockdale explique qu'il a senti qu'il « quittait le monde de la technologie pour le monde d'Epictète ». Il ne peut mettre en pratique les principes promulgués par Epictète que lorsqu'il quitte le monde moderne.

Cependant le stoïcisme a toujours été en porte-à-faux : Epictète était un ancien esclave et ne représentait donc pas la classe dominante dans la société romaine, par rapport à laquelle il était dans une position marginale. A l'inverse, Sénèque avait accumulé les compromissions, puisqu'il avait été Ministre de Néron, empereur sanguinaire, ce qui lui avait permis en outre de devenir immensément riche. Le philosophe disait qu'être Stoïcien consistait à manger dans de la vaisselle en or comme s'il s'agissait de vaisselle en terre cuite.

Mais l'attitude de Sénèque permet de situer la portée du Stoïcisme, qui est plutôt destiné aux utilisateurs de vaisselle en terre cuite qu'à ceux qui utilisent de l'orfèvrerie. Cette philosophie paraît alors fondamentalement inadaptée à nos sociétés, sachant qu'à bien des égards, elle a toujours été en porte-à-faux avec ses contemporains, à toutes les époques. Cette contradiction explique une grande partie de son succès. Même Marc Aurèle, qui ne pouvait pas être en opposition avec son temps, suscitait les quolibets en cumulant les fonctions d'empereur et de philosophe. Nous aurions d'ailleurs la même réaction vis-à-vis d'un Président de la République philosophe. Que le stoïcisme soit en porte-à-faux n'est pas un argument contre cette philosophie mais en sa faveur.

Jean-François MATTEI

A l'instar de Jean-Baptiste Gourinat, je suis convaincu que le Stoïcisme a toujours été en porte-à-faux par rapport à la société. Toutes les grandes philosophies ont toujours été oligarchiques, partagées par un petit nombre d'hommes, ne serait-ce que parce que la plupart des hommes, pris par leurs obligations professionnelles, sociales et familiales, n'ont pas le temps de philosopher. Très peu d'adeptes mettent ces principes en pratique.

Une conception du monde n'a de sens que par rapport à ce que la société peut admettre d'elle. La société grecque a créé une philosophie dure, mais l'humanisme de nos sociétés, qui ont tout de même traversé deux guerres mondiales, a également des limites. Le communisme et le nazisme se définissent également comme des humanismes ! Dans nos sociétés modernes, toutes les conceptions du monde sont considérées comme dangereuses, parce qu'elles sont un peu exigeantes. Celui qui exprimera des exigences « républicaines » est systématiquement qualifié de réactionnaire. Le journal *Le Monde* a récemment qualifié les personnalités qui se sont retirées de la commission Thélot de « conservateurs ».

Nos demandes sont d'autant plus difficiles à contenter que nous n'avons pas d'exigences à la hauteur. Les insultes de bas étage volent dans les émissions de télévision seulement parce que nous n'osons pas nous entre-tuer pour de bon. Les Romains faisaient au moins preuve de sincérité en organisant de véritables combats.

Bruno PINCHARD

Peut-être nous attachons-nous trop au visible, au détriment de l'invisible. Nous ne pouvons qu'être grands, car nos racines s'enfoncent profondément dans les arcanes du temps. Malgré tous nos efforts, nous ne pouvons le nier, c'est pourquoi je doute que nous soyons aussi éclatés que nous voulons bien le dire. Nous sommes liés les uns aux autres par l'inconscient : nous nous pénétrons les uns les autres, nous engendrons nos enfants, nous transfusions notre sang, nous échangeons des sentiments.

La dissémination soulignée par mes collègues est également propice au contact. Voyez une tasse : entière, vous ne pouvez la toucher que par ses extrémités, brisée, elle multiplie les possibilités de contact. Lorsqu'on analyse la société moderne par le biais de l'inconscient, sans se limiter aux aspects émergents, on se rend compte que nous nous touchons davantage que nous le croyons.

Grâce à nos inconscients, nous sommes finalement solidaires les uns des autres et formons un véritable cosmos. A ce titre, je proposerai une sorte de Stoïcisme de l'attache inconsciente.

Par ailleurs, je soupçonne Jean-Baptiste Gourinat de nous avoir caché certains aspects du stoïcisme. Ne s'agit-il pas d'une pensée du feu et de l'énergie ? Ne serait-il pas possible de réensemencer le cosmos à l'aide de ces facettes du Stoïcisme ?

Jean-Baptiste GOURINAT

Cet aspect de la physique stoïcienne n'est pas engageant, puisque les Stoïciens nous promettent que nous allons tous disparaître dans la dissolution finale de l'univers. Je ne suis pas sûr que nous puissions retirer beaucoup de cet aspect de la physique stoïcienne. En revanche, plutôt que de briser la tasse en mille morceaux, à l'instar d'Epictète, je briserai seulement une anse. Ce dernier disait que toute tasse ayant deux anses, si l'on en casse une, il est toujours possible de la saisir par l'autre. C'est un bon résumé de l'éthique stoïcienne.

Jean-François MATTEI

Bruno Pinchard nous a fait le coup du « sentiment océanique de la vie », expression de Romain Rolland reprise par Freud dans « Malaise de la culture, malaise de la civilisation ». J'y souscris tout à fait, à titre personnel et philosophique. Nous sommes tous reliés par des relations inconscientes et symboliques qui donnent un sens à notre vie.

Je ne suis cependant pas certain que le sentiment océanique de la vie soit compatible avec le sentiment méditerranéen de la communauté. La culture occidentale est fondée sur un sentiment de proximité vis-à-vis des hommes, des femmes et des dieux qui transparaît dans les œuvres d'art. La statuaire grecque est remarquable en ce qu'elle est visible, alors qu'aujourd'hui, nous sommes réduits à l'invisible. Nous aimerions tout de même éprouver ces relations à l'humanité, afin d'en profiter dans notre vie quotidienne. Dans notre société moderne, la tasse est tellement brisée que nous ignorons comment boire.

Bruno PINCHARD

Les archéologues ont constaté que le plus ancien des dieux méditerranéens est Vulcain. En outre, Virgile atteste l'existence d'un culte antérieur à Jupiter. Nous aurions tort de pratiquer le Stoïcisme en omettant le feu : ce dernier n'engendre pas uniquement la déflagration, il peut également être l'objet d'un commerce. Nerval parlait des « filles du feu », dont la démarche divine annonçait de grandes révolutions dans les cycles du monde.

Je ne démordrai donc pas et je vous inviterai à porter une attention particulière aux « fanfreluches » (au sens d'étincelles). Dante disait justement « les sots ont l'habitude de prédire l'avenir dans les étincelles ». Cette sottise consacre la communion avec des forces archaïques de la Méditerranée.

Jean-François Mattéi a raison lorsqu'il évoque le deuil méditerranéen des formes belles. Je lui propose de faire de la tasse cassée un symbole.

Jean-Baptiste GOURINAT

Le Stoïcisme subsiste d'abord dans sa dimension éthique ou morale. La question de savoir ce qu'est devenu notre civilisation est relativement indépendante de la portée du Stoïcisme. Lors de son émergence, il se voulait une philosophie du monde entier, ce qui n'était guère possible. Notre société actuelle pourrait réaliser ce rêve. La notion de village global, par exemple, est une assez bonne traduction des propos des Stoïciens selon lesquels le monde est une grande cité dont les dieux et les hommes sont les habitants.

La perception religieuse du monde par les Stoïciens n'est plus d'actualité, contrairement à la recherche d'un point de vue unitaire dans un monde confronté à des diversités culturelles. Personne ne règne aujourd'hui sur un empire aussi divers que celui de Marc Aurèle, qui avait des ramifications en Europe, en Asie et en Afrique. Il fallait chercher l'unité tout en maintenant la diversité. Marc Aurèle pouvait jouer lui-même le rôle du Dieu des Stoïciens en mettant en pratique le caractère cosmopolitique de cette philosophie. En revanche, la cité universelle de Rome n'obéit absolument pas à un modèle démocratique.

Les implications politiques du cosmopolitisme stoïcien ne sont donc pas souhaitables, car elles supposeraient un nouveau maître du monde qui jouerait le rôle de l'Empereur romain, faisant régner la « paix romaine » sur le monde par les armes. Mais ce point de vue, les situations, sans être exactement comparables, ne sont pas si diverses que cela. Le Stoïcisme proposait une espèce d'harmonie universelle dans un monde où régnait une autre sorte de diversité culturelle, et ce modèle n'est pas sans intérêt.

Jean-François MATTEI

Je voudrais souscrire aux propos tenus à l'instant par Jean-Baptiste Gourinat, à savoir que le Stoïcisme pourrait être actuel, à travers son sentiment d'unité cosmopolite, relayé par de nombreux auteurs, dont Kant. L'humanité n'a de sens que si elle parvient à s'unifier sous la loi commune : à cet égard, la création des instances internationales comme l'ONU réalise un idéal stoïcien. Le grand mérite historique et politique du stoïcisme consiste à avoir proposé pour la première fois l'idée d'une universalisation des hommes sous une politique commune, revêtant une dimension cosmologique.

Le stoïcisme a également introduit pour la première fois l'idée d'humanisme. Ce concept remonte essentiellement à Cicéron, qui a effectué une synthèse magistrale en proposant l'idée que l'humanité de l'homme n'était possible que si chacun d'entre nous cultivait sa propre pensée. A ce titre, je ne peux que souscrire à l'idéal humaniste présenté par Bruno Pinchard.

Débat avec la salle

De la salle

Jean-François Mattéi a parlé des écologistes avec une certaine condescendance. Les philosophes devraient compléter leur formation aux sciences humaines en abordant les sciences de la terre. Or, je suis convaincu que l'écologie peut générer une unité internationale. Une théorie, Gaïa, consiste à envisager la biosphère comme un immense organisme à l'intérieur duquel chacune des différentes formes de vie jouerait le rôle d'un organe. Si l'un des organes dysfonctionne, des maladies apparaissent. Ce type d'appréhension du monde pourrait être un élément d'unité dans l'humanité. Les écologistes souhaitent justement que nous comprenions la nature et que nous en respections les lois. Nous devons néanmoins tenir compte de la dégradation de notre environnement. A ce titre, le principe de précaution mérite d'être traité avec respect.

Jean-François MATTEI

Sachez qu'en aucun cas, mes propos ne se voulaient insultants vis-à-vis des écologistes, d'autant que je suis très intéressé par les rapports entre la terre et le ciel et les théories concernant Gaïa. Dès que vous critiquez la pensée du philosophe, vous en devenez un vous-même. En effet, le philosophe ne se distingue pas par ses diplômes universitaires, mais par sa volonté de prendre du recul.

Ce raisonnement, appliqué à l'écologie, me fait douter du fait que la nature ait pu fondamentalement changer en 2 000 ans, notamment de la main de l'homme. De nombreux spécialistes en témoignent, qui dénoncent même le mensonge que constitue le trou dans la couche d'ozone. Si je suis conscient de la nécessité de respecter la nature, je réfute tout discours politique centré sur la protection de l'environnement. La politique écologique, comme la politique humanitaire, ne sert qu'à se donner bonne conscience à peu de frais.

De la salle

Dans le cadre du débat sur l'écologie, la nature et le cosmopolisme, nous devons lever la difficulté posée par la devise stoïcienne « vivre conformément à la nature ». Nietzsche rétorque « vous voulez vivre conformément à la nature, nobles Stoïciens, sachant que la nature est peut-être elle-même chaotique ». Cette référence aux lois de la nature est inquiétante, puisqu'elle risque de donner lieu à des dérives impressionnantes, absolument contraires à l'humanisme.

Jean-Baptiste GOURINAT

Le fait que la nature est avant tout rationnelle et gouvernée par une intelligence rationnelle est un postulat majeur par les Stoïciens, contrairement aux propos tenus par Nietzsche. Pour les Stoïciens, le monde, tel un animal, est une structure biologique, doté d'un organe central. Cette âme, qui commande le corps de l'univers, est douée de raison. Certes, la cruauté fait partie intégrante de la nature, mais la thèse des Stoïciens est de considérer le monde comme un tout. Leibniz prolonge cette pensée par son postulat du meilleur des mondes pour tout : la survenue d'un mal est la condition pour qu'il arrive un bien. Par exemple, la maladie est une conséquence inévitable de la santé.

Les Stoïciens préconisent donc de suivre la nature, à la fois la nature individuelle (agir de façon rationnelle) et la nature du tout (vivre en conformité avec la rationalité de l'univers). Au nom de cette vision globale, ils accepteront donc de subir un dommage s'il est bon pour le meilleur des mondes.

Jean-François MATTEI

La conformité à la nature est une notion ambiguë. Le nazisme, par exemple, prétend être une philosophie conforme à la nature. Cette dernière est conçue comme raciale, dans le cadre de laquelle les blonds aux yeux bleus de race aryenne peuvent se prévaloir d'origines quasiment divines. Toute référence à la nature est extrêmement ambivalente, puisqu'elle comprend la mer nourricière et le raz-de-marée, la santé et la maladie, la vie et la mort.

Lorsque son éditeur reprocha à Baudelaire de ne pas parler suffisamment de la nature, celui-ci rétorqua qu'il n'était pas un légume et qu'il préférait la culture. A l'instar de tous les poètes de son époque, Baudelaire a horreur de la nature. Il suffit de lire ce qu'il écrit des charognes ou de la femme dans les « Fleurs du Mal ». Baudelaire estime qu'une femme sans bijoux n'est qu'une femelle et d'une manière générale, que la nature sans la culture est animalité.

Le Stoïcisme n'est pas actuel non seulement pour des raisons sociologiques, mais parce qu'il prône un respect de la nature que nous ne possédons plus. Or, la culture moderne tend de plus en plus au refus radical de la nature. On peut citer par exemple la contraception et l'avortement, le mariage des homosexuels, les manipulations génétiques.

Nombreux sont les Américains qui utilisent le même argument, repris par *Le Nouvel Observateur* récemment et ceux qui défendent le mariage des homosexuels ou l'adoption des enfants par ces derniers, selon lequel tout ce qui est culture doit s'éloigner de la nature. La division sexuelle du couple n'intéresse plus les tenants de la culture, c'est pourquoi il est important de définir la nature et la culture.

Tous nos critères d'ordre religieux, éthique, philosophique et juridique sont en négation vis-à-vis de la nature. Une ambiguïté est apparue avec l'expression « droit naturel » au XVI^{ème} siècle, puisque le droit est culturel.

De la salle

Je suis frappée par le gigantisme et la rigueur des exigences du Stoïcisme, qui me renvoient à la modestie de ma personne face aux problèmes qu'il se propose de régler. Dans quelle mesure le Stoïcisme peut-il constituer les règles d'une ascèse visant à accéder à la sagesse ?

Bruno PINCHARD

Notre attrait pour le Stoïcisme s'explique par le fait qu'il représente une alternative forte aux religions monothéistes. Le Stoïcien se positionne nécessairement en rupture avec ses contemporains, et de nos jours, en l'occurrence, avec la culture occidentale. Vous ne serez prête à envisager de faire corps avec le Stoïcisme que si vous acceptez la justice cosmique et l'instabilité créatrice du monde. Ce choix relève d'une interrogation personnelle, à l'issue de laquelle vous vous

apercevrez peut-être que vous êtes beaucoup plus fidèle à vos origines que vous ne le pensiez. Quelle que soit l'issue de cette réflexion, nous aurons joué notre rôle en vous donnant la force soit d'être fidèle à vous-même, soit d'être différente.

Jean-François MATTEI

Cette opposition entre pensée païenne et chrétienne est totalement justifiée. Le Christianisme est une pensée du Salut et de la Grâce, ce qui n'existe absolument pas dans la culture grecque qui fonde l'existence d'un homme par rapport à sa cité, son histoire et son univers. A la lecture de Saint Augustin, on s'aperçoit à quel point la Cité des hommes est totalement déconsidérée. L'universalité chrétienne ne renvoie qu'à l'intérieur de chacun d'entre nous. Quant au Stoïcisme, il ne nous propose que d'endurer ce monde en faisant preuve de résistance vis-à-vis des maux.

Quelles que soient nos positions philosophiques, nous restons tout de même pétris de christianisme, car nous avons tendance à souffrir avec ceux qui souffrent. Ce penchant vers la miséricorde distingue les approches cosmiques et chrétiennes et il les rend incompatibles. De la même façon, la passion, qui est fondamentale dans la religion chrétienne, est totalement déconsidérée par les Stoïciens. Ils estiment qu'elle doit être maîtrisée par le Logos. Il me paraît donc difficile de marier deux traditions aussi différentes, même si elles se sont mêlées dans le fleuve de la pensée européenne.

Jean-Baptiste GOURINAT

Pour leur rendre justice, il faut préciser que tous les Stoïciens n'aimaient pas manger dans de la vaisselle d'or. Epictète était très pauvre, ce qui n'a pas empêché un voleur de dérober sa lampe en cuivre. Epictète l'a donc remplacée par une lampe en terre, en disant « au moins, personne ne me la volera ». Quelques années après sa mort, la lampe en terre a été achetée à un prix fort par un admirateur du philosophe.

L'aspiration à la vie éternelle est totalement étrangère aux Stoïciens, qui visent à nous apprendre à vivre avec l'idée que nous ne sommes pas éternels. Certes, ils sont convaincus que l'âme du sage survivra plus longtemps, puisque le souffle de ce dernier est plus ferme que celui de l'homme ordinaire, mais cette aspiration à une certaine survie après la mort n'est pas centrale pour les Stoïciens.

Les Stoïciens n'aiment pas la miséricorde ou la pitié, qu'ils assimilent à un vice. Les entretiens d'Epictète font allusion à un père de famille, qui s'adresse à Epictète pour se plaindre des soucis engendrés par la vie de famille. Il lui explique qu'il ne supporte pas de rester auprès de sa fille malade, contrairement à son épouse et à la nourrice. Epictète lui démontre que la pitié poussée jusqu'à l'excès de sensibilité devient un vice, puisqu'elle empêche un père de soutenir son enfant.

De la salle

Dans la société actuelle, sommes-nous davantage conduits par nos désirs que par notre exigence ? Les jeunes des banlieues aux aspirations desquels l'école n'a pas su répondre ne sont pas en train de grignoter en regardant Marc Olivier Faugiel à la télévision. Certains d'entre eux envisagent d'opter pour le fondamentalisme religieux, alors que cela implique d'adopter des règles de vie qui

ne manquent pas de rigueur. Plutôt que de les accuser de mollesse, nous devrions nous demander si l'école donne à nos contemporains les moyens de bâtir leur propre société.

Jean-François MATTEI

Je me suis mal exprimé. Le Stoïcien préconise de devenir dur pour résister aux tempêtes de la vie. Or, les sociétés industrielles sont à la fois molles et dures.

D'une part, les exigences vis-à-vis de l'individu, notamment en matière de travail, sont particulièrement élevées. Au Moyen Age, une journée sur deux était chômée, grâce à un nombre considérable de fêtes religieuses. De nos jours, le temps de trajet domicile – travail rend d'autant plus pénible la vie de nos concitoyens, qui travaillent 218 jours par an.

D'autre part, paradoxalement, les exigences éducatives et politiques ne sont plus à la hauteur de la culture traditionnelle et des exigences de l'être humain. Tout individu, quel qu'il soit, nourrit une exigence de sens et un désir de dépassement. Pour donner un sens à notre vie, nous nous fondons sur des normes ressenties sur le modèle d'une passion. Dans le cas contraire, nous ne trouvons en nous-même aucune satisfaction et n'en apportons aucune. Notre existence est conditionnée à l'amour de notre monde.

Nos contemporains font parfois preuve d'un excès de commisération, parce qu'ils oublient que ce qui fait le sens de l'existence humaine est le risque.

De la salle (Monsieur AMORETTI)

N'existe-il pas une contradiction entre la doctrine stoïcienne statique et l'extraordinaire appétit rabelaisien pour la connaissance ?

Bruno PINCHARD

Vous m'avez dévoilé ! Je n'ai accepté d'intervenir aujourd'hui que parce que j'avais l'intention de faire dévier le sujet. Si je ne suis pas Stoïcien, j'écoute avec attention la demande stoïcienne. La philosophie est un cheminement entre la connaissance et la raison. Dans ce cadre, il me semble que le pantagruélisme est une façon de donner toute sa chance au Stoïcisme en ne consentant pas à ce qu'il soit figé.

De la salle

Ma question s'adresse en priorité à Jean-Claude Guibal. Nous n'avons aucunement parlé de libre-arbitre au cours de nos débats. Beaucoup de personnes, qui sont très séduites par le Stoïcisme, s'en détourneraient si elles devaient abandonner leur libre-arbitre.

Jean-Claude GUIBAL

Pourquoi souhaitez-vous que je réponde en premier ?

De la salle

Je ne voudrais pas que l'homme politique que vous êtes soit influencé par les philosophes.

Jean-Claude GUIBAL

Il est indispensable que celui qui est engagé dans l'action publique, qui a la confiance de ses concitoyens et a la prétention de les représenter au mieux, sache prendre du recul. Pour ce faire, il doit entretenir une multiplicité de lectures, qui permet de distinguer ce qui est important de ce qui ne l'est pas et d'éviter de faire des choix influencés par le conformisme ambiant. Si je suis parfois convaincu que je peux exercer mon libre arbitre, je sais également que la liberté est la conscience de la nécessité, c'est-à-dire accepter un certain ordre des choses.

Jean-Baptiste GOURINAT

D'après Descartes, « la liberté se connaît sans preuve, par la simple conscience que nous en avons ». Selon les Stoïciens, nous agissons en conscience, en pensant que nos actions auront un résultat qui ne dépend pas de nous. Si la notion de libre-arbitre n'apparaît pas avant Saint Augustin, les Stoïciens ont débattu du sujet. Ils considèrent que tout enchaînement de causes est déterminé par Dieu de toute éternité, mais distinguent les causes extérieures des causes qui se trouvent en nous.

L'image selon laquelle la rotation d'un cylindre est impulsée par nous et perpétuée par la forme du cylindre sert à illustrer la part de la responsabilité humaine. Comme un cylindre, nous allons réagir en fonction de notre propre nature à une impulsion extérieure. Cette théorie préserve la responsabilité humaine tout en introduisant une part de déterminisme.

Les textes stoïciens sont souvent ambigus. Epictète effectue une distinction entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas. Il estime que l'homme se constitue d'une façon libre, considérant que son jugement dépend entièrement de lui. La notion de libre-arbitre est purement intérieure et n'induit pas la possibilité de maîtriser le cours des événements.

A la question « la façon dont nous réagissons est-elle déterminée ? » Epictète, à la différence des Stoïciens classiques, répond par la négative. Cette distinction dépend des facteurs infimes, sachant que les Stoïciens attribuent à chaque événement une cause et ne reconnaissent pas la spontanéité en tant que telle.

Les Epicuriens étaient persuadés que l'âme était constituée d'atomes, qui se dirigent tous dans le même sens, mis à part quelques exceptions, ce mouvement étant purement aléatoire. Notre âme serait alors constituée par de petits mouvements indéterminés des atomes. Les Stoïciens sont opposés à cet indéterminisme.

Jean-François MATTEI

Le libre-arbitre est trop souvent opposé au déterminisme et à la nécessité. Ce postulat ne permet pas de trouver de solution raisonnée, en dehors du miracle. Si la liberté n'est que la prise de conscience de la condition humaine, on s'aperçoit qu'elle peut être parfaitement sauvegardée. Si j'admets que

tous les déterminismes (mon sexe, ma langue...) me sont imposés et qu'il m'est impossible de sortir de cette condition, je peux alors appliquer le principe stoïcien selon lequel la liberté n'est rien d'autre que la prise de conscience de la nécessité et de ma possibilité d'en jouer.

Imaginons que je sois musicien, je ne pourrais pas nier l'existence et la nature de mon instrument. Quelle que soit la façon dont je joue, je suis contraint d'utiliser les outils qui sont à ma disposition (l'instrument et les gammes). Ma liberté réside uniquement dans mon interprétation. Un être humain est libre parce qu'il a la possibilité d'arrêter une action engagée et de commencer une nouvelle action. Cependant, s'il a cette possibilité, en a-t-il l'usage ? Ici commence la question de l'éducation.

Jean-Claude GUIBAL

Un homme politique doit avoir une conception de la bonne société des hommes, être pédagogue pour exprimer sa conviction, entendre les attentes de ses concitoyens, contribuer à donner du sens et ne pas se contenter d'être un technicien, sans quoi il n'apporterait rien de plus à la société que n'importe qui d'autre. Je reproche d'ailleurs à la politique actuelle de trop répondre à des critères techniques et de ne pas suffisamment être mue par des idéaux.

De la salle

Le Stoïcisme a-t-il subi des influences bouddhistes ?

Jean-Baptiste GOURINAT

Non.